7 AVRIL 1951 N° 286 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

L'AMÉRIQUE ACCLAME M. VINCENT AURIOL

Pour la première fois un président de la République française a franchi l'Océan pour aller rendre visite au peuple américain. Celui-ci a fait à M. Vincent Auriol un accueil triomphal, et ce voyage, au cours duquel le Président et M. Robert Schuman ont eu avec M. Harry Truman et M. Dean Acheson d'importants entretiens sur les problèmes politiques qui préoccupent les deux pays, ne contribuera pas peu à resserrer encore plus l'amitié franco-américaine. Phot. Intercontinentale.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX TRADITIONNELS : « NOËL », « SALON DE L'AUTO » ET « PRINTEMPS ».

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX TRADITIONNELS, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LES NUMÉROS « SPÉCIAUX D'ACTUALITÉS » SONT SERVIS SANS AUGMENTATION DE PRIX AUX ABONNÉS DES QUATRE CATÉGORIES.

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600
	Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-11-0	3-14-0	4-10-0
	Un an...	5-10-0	7-2-0	7-8-0	9-0-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	386	498	518	630
	Un an...	772	996	1.036	1.260
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7,70	9,95	10,40	12,60
	Un an...	15,40	19,90	20,80	25,20
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	8,10	10,40	10,85	13,15
	Un an...	16,20	20,80	21,70	26,30
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	220,50	284	296	359,50
	Un an...	441	568	592	719
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	33,25	42,80	44,65	54,20
	Un an...	66,50	85,60	89,30	108,40
ITALIE (lires)	6 mois...	4.813	6.195	6.462	7.844
	Un an...	9.626	12.390	12.924	15.688
HOLLANDE (florins)	6 mois...	29,30	37,70	39,30	47,70
	Un an...	58,60	75,40	78,60	95,40
SUÈDE (couronnes)	6 mois...	39,95	51,45	53,65	65,10
	Un an...	79,90	102,90	107,30	130,20
NORVÈGE (couronnes)	6 mois...	55,10	70,95	74	89,80
	Un an...	110,20	141,90	148	179,60
DANEMARK (couronnes)	6 mois...	53,25	68,50	71,50	86,75
	Un an...	106,50	137	143	173,50
ALLEMAGNE (marks)	6 mois...	32,40	41,65	43,45	52,75
	Un an...	64,80	83,30	86,90	105,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800

Les tarifs ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des derniers alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

★ NOS PROCHAINS NUMÉROS

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT AURIOL AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA

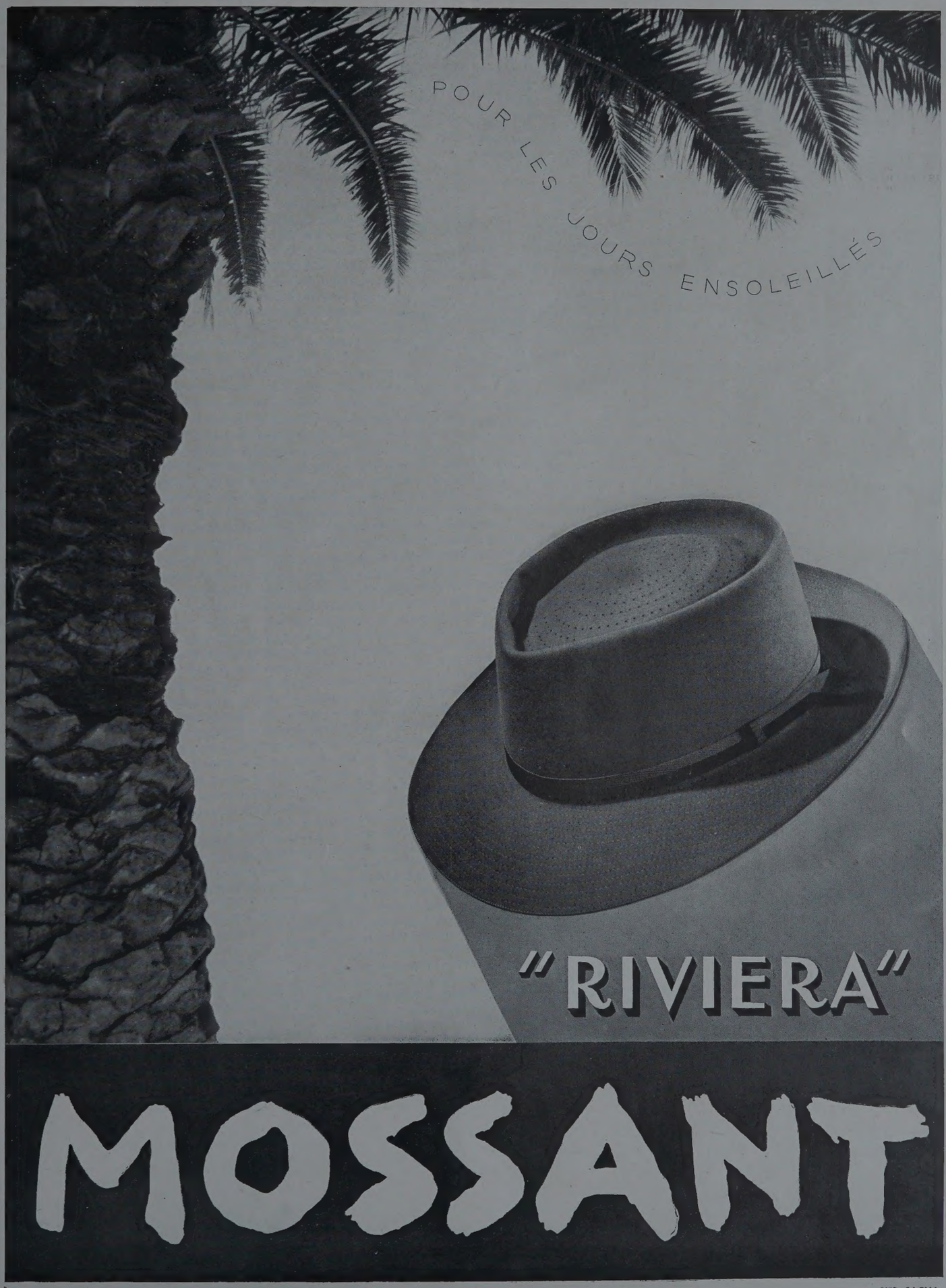
SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES DES FÊTES ORGANISÉES EN L'HONNEUR DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

NOTRE TRADITIONNEL NUMÉRO DE PRINTEMPS CONSACRÉ AU DEUXIÈME MILLÉNAIRE DE PARIS

158 PAGES DONT 66 EN COULEURS ET 5 HORS-TEXTE

Retenez dès aujourd'hui ces numéros

CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL



PUB. SACHA

RETROUVEZ LA SANTÉ

Et

PASSEZ DE BELLES VACANCES EN

AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE (850 M.) *Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEAUNEUF (380 M.) *Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

CHATEL-GUYON (400 M.) *Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

LE MONT-DORE (1050 M.) *Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

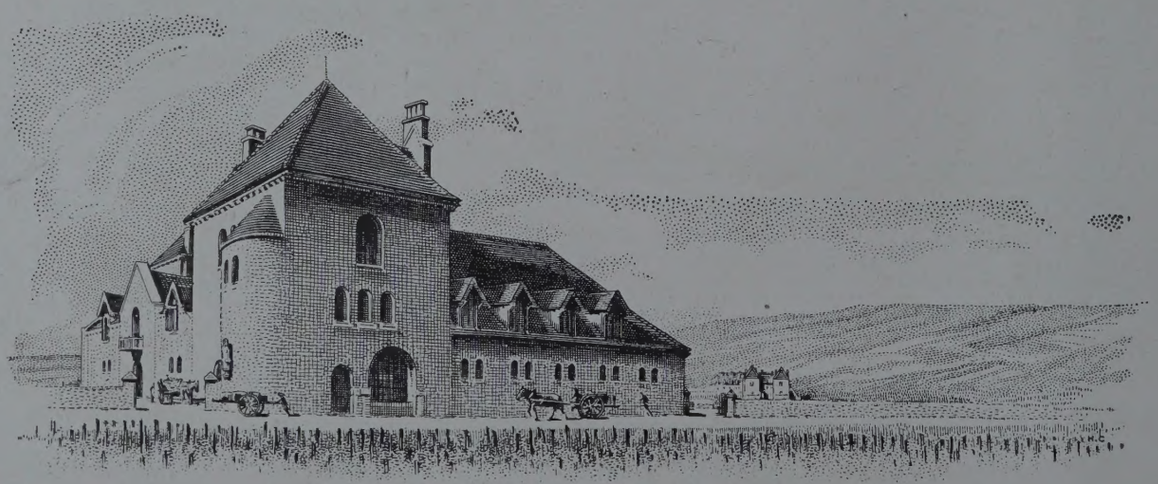
ROYAT (450 M.) *Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE (700 M.) *Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

René Ravo

Pub. JOUVE N° 52

5, Rue Scribe, PARIS - (OPÉRA). CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO



Afin de permettre aux lecteurs de cette Revue de déguster nos grands vins, nous leur offrons un échantillonnage de nos meilleurs Bourgognes, à un prix extrêmement avantageux :

2 bout.	Côte-de-Beaune Villages	M. P. F.	640 fr.
4 »	Nuits-Saint-Georges	M. P. F.	1.400 fr.
3 »	Chambolle Musigny	1948	1.410 fr.
4 »	Clos-Vougeot Château-de-la-Tour	1948	2.280 fr.
et 2 Bourgogne Morin	« Etoile d'Argent » (blanc)	M. P. F.	
ou 2 Bourgogne Morin	« Etoile d'Or » (rouge)	M. P. F.	680 fr.
15 au total			6.410 fr.

laissées à titre de propagande à **5.900 fr.** franco
C. C. P. Dijon 94-30

LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAU DE LA TOUR
★ AU CLOS VOUGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

GRANDS VINS DE BOURGOGNE — MORIN PÈRE ET FILS, NÉGOCIANTS A NUITS-SAINT-GEORGES, COTE-D'OR (FRANCE)

La France à 1h15 de vol de la... Belgique

par **SABENA**

Lignes aériennes Belges

par son confort et sa délicieuse cuisine

SABENA crée la bonne humeur sur toutes ses lignes

RENSEIGNEMENTS : Toutes agences de voyages, et SABENA, 37, RUE CAUMARTIN, PARIS

* Message du Commissariat au Tourisme Belge

terre d'ART et de TOURISME par excellence

Cette année encore vous serez plus à même d'apprécier ce merveilleux pays plein de contrastes et de variétés.

Confort, cuisine savoureuse et abondante à des prix modérés.

La BELGIQUE vous attend pour passer de vraies vacances.

A. HAULOT

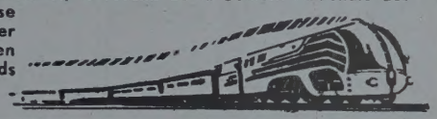
Commissaire Général au Tourisme

SYNDICAT D'INITIATIVE DE BRUXELLES

OFFICE DU TOURISME
HOTEL DE VILLE - GRAND'PLACE

S.N.C.B.

Par sa position au seuil du Continent, à la croisée des grandes voies de communications occidentales, le réseau de la Société Nationale des Chemins de fer belges, le plus dense du monde, offre au visiteur étranger la meilleure possibilité d'atteindre en un minimum de temps les grands centres européens.



OSTENDE - DOUVRES

la voie idéale entre le Continent et la Grande-Bretagne pour le transport de voyageurs et d'automobiles

CONFORT – RÉGULARITÉ

Renseignements : AGENCES DE VOYAGES
Service des Paquebots à Ostende

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER VICINAUX

Lorsque vous serez en Belgique, utilisez les services des chemins de fer vicinaux qui desservent toutes les localités touristiques du pays.

NAMUR PORTE DES ARDENNES

Vous offre toutes les joies des vacances
DU 7 AU 22 JUILLET
Exposition Annuelle d'Industrie, de Commerce, d'Agriculture et d'Arts
5me GRANDE FÉERIE DE NAMUR
LE 30 JUIN ET LE 1 JUILLET 1951

OSTENDE

Tête de Ligne entre l'Angleterre et le Continent..

Vous offre ses hôtels renommés, ses installations de bains modernes, son aérodrome, son hippodrome, ses thermes et toutes les ressources d'une station balnéaire de renommée mondiale.

BRUXELLES
PALACE HOTEL

500 chambres, toutes avec salle de bain
CUISINE EXQUISE
SOUS LA MÊME DIRECTION QUE :
LE RITZ à Madrid — LE PALACE à Madrid
L'ALFONSO XIII à Séville — LE NEGRESCO à Nice
L'ERMITAGE NAPOLEON à Digne
LE CONTINENTAL à San Sebastian

A BRUXELLES
Hôtel ATLANTA

7, BOULEVARD ADOLPHE MAX
(Centre)
TOUT PREMIER ORDRE
Ce n'est pas le plus grand, mais le plus accueillant.

LE PLAZA

BRUXELLES
LE PREMIER HOTEL DE REPUTATION INTERNATIONALE

LE PREMIER de BELGIQUE
HOTEL METROPOLE

Son restaurant - Son grill - Son tea-room
Place de Brouckère - BRUXELLES

LE PREMIER DES GRANDS MAGASINS

120 départements à votre disposition pendant votre séjour en Belgique

AU BON MARCHE

BRUXELLES - ANVERS - LIEGE - BRUGES

Vous vous sentirez chez vous
A L'INNOVATION

LE PLUS IMPORTANT DES GRANDS MAGASINS

BRUXELLES - IXELLES - ANVERS - LIEGE
VERVIERS - GAND - BRUGES - OSTENDE
NAMUR - KNOKKE

C'EST A **KNOKKE**
LE ZOUTE - ALBERT PLAGE

Les plages élégantes de Belgique, que vous trouverez le plus beau CASINO en Europe.
(Festival Belge d'été - Salons privés - Roulette - Baccara)
et
"LA RESERVE"
un des plus beaux hôtels au monde

DU 21 AVRIL AU 6 MAI
1951

FOIRE INTERNATIONALE DE BRUXELLES

Renseignements :
FOIRE INTERNATIONALE
PALAIS DU CENTENAIRE
BRUXELLES - BELGIQUE

POUR VOS IMPORTATIONS EXPORTATIONS
BANQUE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

LA BANQUE LA PLUS IMPORTANTE DE BELGIQUE

128 années d'expérience
370 bureaux et filiales dans le pays
Correspondants dans le monde entier

BANQUE DE BRUXELLES

Siège Social :
2, RUE DE LA REGENCE
BRUXELLES
300 Sièges et Agences en Belgique

Correspondant des principales banques étrangères

Change
Paiement de chèques de voyages et de Lettres de Crédit

Tous renseignements commerciaux, financiers et touristiques

GROTTES DE HAN

Un voyage en Belgique n'est pas complet si vous n'avez pas visité les GROTTES DE HAN, merveille naturelle au cœur de l'Ardenne sauvage.

LES GRANDS CASINOS BELGES
OSTENDE

Salons privés - Roulette - Baccara

THEATRE ROYAL
OPERAS - COMEDIES - BALLETS
GRANDS CONCERTS SYMPHONIQUES

HAVAS INTERNATIONAL SERVICE

DANS LES ARDENNES BELGES
à 8 km. de Liège, dans la ravissante vallée de la Vesdre
CHAUDFONTAINE

CASINO COMMUNAL
Ses salons privés - Roulette - Baccara
et sa
Célèbre Salle de Fêtes "LE PARADOU"

creme de caron

7me ANNÉE — NUMÉRO 286 7 AVRIL 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE TONKIN RENFORCE SA CEINTURE

Une reprise d'activité du Vietminh s'est manifestée sur la périphérie septentrionale du delta tonkinois. Evidemment désireux de tâter notre dispositif l'adversaire a violemment attaqué plusieurs avant-postes et villages fortifiés. Ces attaques, que l'état-major français considère comme des opérations de sondage, ont d'ailleurs été repoussées et de lourdes pertes ont été infligées aux assaillants.

On sait qu'après les combats meurtriers de janvier dernier les troupes de Ho Chi Minh s'étaient retirées dans les montagnes. Elles sont maintenant redescendues dans les parties plus basses des massifs. Aussi travaille-t-on du côté français à renforcer la ceinture d'ouvrages protecteurs du delta. Des blockhaus sont construits, des fortins améliorés. Ces travaux, dont nos photographies donnent l'idée, sont vivement poussés. Ils apportent ce surcroît de sécurité dont parlait avant de regagner son poste le général de Lattre de Tassigny, heureux d'annoncer à ses soldats qu'ils vont recevoir les renforts qu'il était venu demander pour eux et qui leur permettront « de faire face vigoureusement aux assauts de l'ennemi ».

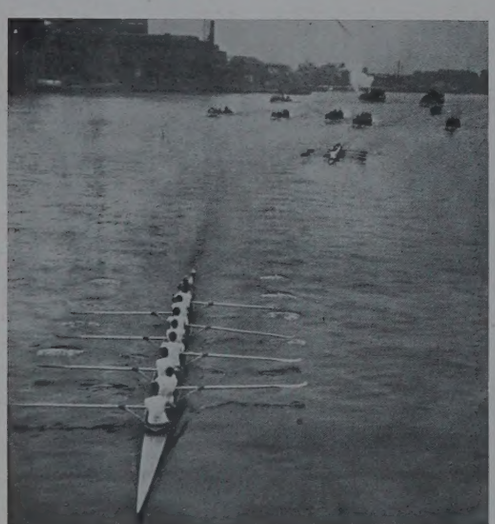
ACTUALITÉS MONDIALES DE

LONDRES. A l'occasion du 130e anniversaire de l'Indépendance grecque, l'ambassadeur de Grèce en Grande-Bretagne a donné une réception à laquelle assistait Mgr Athinagoras, ex-archevêque de Philadelphie.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

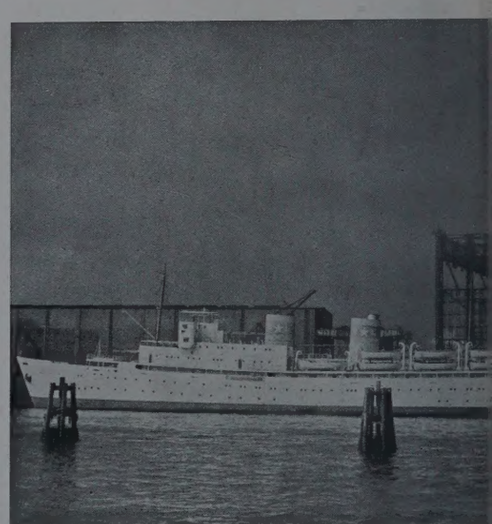
BUENOS-AIRES. Le président Peron a annoncé qu'un savant autrichien fixé en Argentine, M. Richter, a réalisé la libération de l'énergie atomique sans uranium par l'emploi de réactions thermo-nucléaires identiques à celles qui dégagent l'énergie solaire. Cette nouvelle a surpris les spécialistes étrangers.

WASHINGTON. En ouvrant la réunion des ministres des Affaires étrangères des républiques américaines, M. Truman a dit : « Nous devons aider les hommes d'Europe qui résistent à l'expansion soviétique. »



LONDRES. Cambridge a battu Oxford au cours du match qui met annuellement aux prises les deux fameux « huit ». Il fallut d'ailleurs courir deux fois, Oxford ayant fait naufrage pendant la première épreuve.

ALGER. L'escadre anglaise qui croise actuellement en Méditerranée a fait une brève escale à Alger, où son commandant en chef, l'amiral sir John Edelston, a reçu l'amiral Ronarc'h sur le croiseur *Liverpool*.



MARSEILLE. Battant pavillon panaméen, ce navire, le *Silver Star*, se rend à Port-Saïd, à Madagascar et à Durban avec, pour la première fois depuis la fin de la guerre, un équipage entièrement allemand.

PARIS. Un monument dont le sculpteur Raymond Servian vient de terminer la maquette remplacera la statue de La Fayette érigée en haut de la côte de Picardie, détériorée par les intempéries et la guerre.

SHANNON. Ce B. 17 américain, sous lequel est fixé un canot de sauvetage que l'appareil lâche s'il aperçoit des survivants, a été utilisé pour rechercher le « Globemaster » qui fit explosion sur l'Atlantique.

OSLO. A l'exemple des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, la Norvège s'emploie à venir en aide à la Yougoslavie, dont elle a accueilli pendant les mois d'hiver un groupe nombreux d'enfants sous-alimentés.

LA SEMAINE

PARIS. Le général de Lattre de Tassigny, après un bref séjour en France, a regagné par avion l'Indochine. Il a déclaré au départ à Orly que l'envoi de renforts allait donner à nos combattants une énergie accrue.

NEW-YORK. Après une période d'instruction dans des camps d'entraînement, ces soldats américains s'embarquent sur un transport militaire pour venir relever leurs camarades des zones d'occupation en Europe.

PARIS. De nombreux touristes étrangers parcourent en ce moment la capitale et visitent ses monuments. Voici un groupe de jeunes Anglais contemplant le panorama qu'on découvre des tours de Notre-Dame.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Parisiens qui fréquentent le Palais des Sports empruntent parfois, j'imagine, une rue qui va du boulevard de Grenelle au quai de la Seine et qui porte le nom du docteur Finlay. Sont-ils nombreux les passants qui, lisant ce nom sur la plaque bleue, se trouvent tentés d'apprendre ce qu'a fait le docteur Carlos-Juan Finlay ? Voilà ce que je me demande avec un peu d'inquiétude, avec une ombre de mélancolie.

Les voyageurs que leurs affaires, leur mission, leur plaisir peut-être, appellent à séjourner, même brièvement, dans les pays tropicaux doivent emporter des certificats prouvant qu'ils ont été vaccinés contre diverses maladies dont l'une, terrible entre toutes, s'appelle la fièvre jaune. Les vaccins utilisés en de tels cas ont été préparés par des savants qui travaillent dans nos Instituts Pasteur et dont le mérite est digne de toute louange. Mais combien peu de voyageurs savent qu'à l'origine des belles recherches dont ils sont les bénéficiaires se trouvent les observations et les découvertes d'un médecin nommé Finlay ? Or ce médecin aurait bien des titres à représenter, symboliquement, la civilisation atlantique en laquelle nous mettons toutes nos espérances, puisque, Écossais par son père et Français par sa mère, il vécut à La Havane et fut citoyen cubain.

Je me garderai bien de nier l'importance de l'outillage et j'admire les laboratoires richement dotés ; mais, à mon sens, et surtout en biologie, le matériel et l'instrumentation technique n'interviennent qu'à la phase de l'application, dans les travaux du second ordre. Chez les vrais contemplateurs de la vie, presque toutes les découvertes essentielles sont le résultat d'une illumination géniale. Après quoi, il convient, sans nul doute, de justifier cette illumination par des expériences méthodiques. Les hommes du premier rang, Pasteur, Nicolle, Fleming, pour n'en citer que trois, ont été des expérimentateurs remarquables, mais ils sont, avant tout, des hommes d'intuition et d'imagination. Nicolle m'a souvent dit : « L'essentiel est de trouver. Après quoi il n'y a plus qu'à prouver. » Or c'est par une trouvaille en même temps très simple et très surprenante que Carlos Finlay a mérité la gloire.

Jusqu'en 1881, la fièvre jaune, dans les régions tropicales, et notamment dans la mer des Caraïbes, était considérée comme un fléau. Les médecins, les savants attribuaient la contagion à l'air, et l'on se perdait en vaines rêveries. Carlos Finlay était alors médecin du collège des Pères Jésuites, à La Havane. Il avait soigné un grand nombre de sujets atteints par la terrible infection, quand l'idée lui vint que le germe morbide pouvait être transmis, du malade à l'homme sain, par un insecte piqueur, par un moustique. La pensée lui vint aussi qu'un petit nombre de piqûres déterminait peut-être une forme bénigne de la maladie et que cette forme bénigne suffisait à procurer l'immunité. Vérifier de telles hypothèses par l'expérimentation, et par l'expérimentation sur l'homme, c'était alors grande audace. Finlay trouva pourtant plus de cent volontaires, parmi lesquels cinquante-quatre Pères Jésuites qui se destinaient au professorat et qui venaient de débarquer à La Havane. Tous ces hommes courageux acceptèrent de se prêter à l'expérience. Effectivement vaccinés par une infection légère, ils purent ensuite se mêler à la population en temps d'épidémie grave, et un seul d'entre eux succomba. Leur histoire est relatée dans les « Archives des membres espagnols de la Compagnie de Jésus ».

J'évoque parfois le souvenir de Carlos Finlay quand il m'arrive d'épiloguer en solitude sur les caprices de la gloire. Il y a soixante-dix ans, le médecin cubain présenta ses observations à Washington. Nul ne s'y intéressa. Une vingtaine d'années plus tard, les États-Unis envoyèrent une commission aux Antilles pour étudier la redoutable maladie. La commission américaine fit, à son tour, des expériences d'inoculation qui répétèrent, purement et simplement, celles du médecin cubain. Après quoi, la commission mit en valeur l'œuvre de ses membres sans tenir compte de Finlay, le précurseur. Celui-ci mourut en 1915 sans avoir reçu la récompense de ses mérites. Par la suite, la médecine préventive fit de grands progrès, et la mémoire de Finlay parut menacée d'un naufrage définitif.

L'humanité n'est capable que de très peu de gratitude. Elle a retenu le nom de Jenner ; elle respecte celui de Pasteur ; elle fait présentement un effort estimable pour ne pas oublier immédiatement Fleming. « Qu'on ne m'en demande pas trop ! » semble-t-elle soupirer parfois. En fait, dès qu'elle se sent protégée contre certains maux, elle cesse d'y penser et elle cesse de penser, en même temps, à ceux qui l'en ont délivrée. C'est ainsi que Charles Nicolle ayant sauvé les sociétés occidentales du typhus exanthématique, la foule ne sait même plus qui était Charles Nicolle.

Chose étrange, réconfortante, admirable, il se trouve quand même des gens pour ne pas accepter cette sorte d'injustice. Mon collègue de l'Académie de médecine, Constant Mathis, ancien directeur de l'Institut Pasteur de Dakar, a pris en main la cause du médecin cubain. Il demande une loyale réparation et il est en train de l'obtenir. Grâces lui en soient rendues ! J'aime les redresseurs de torts.

M. et Mme Vincent Auriol se sont soumis avec une bonne grace souriante aux exigences des photographes américains qui étaient montés a bord de l' « Ile-de-France » avant l'accostage.

L'ARRIVÉE TRIOMPHALE DU

Sur le pont avec M. Jean Marie, président de la Cie transatlantique.

Au cours de sa visite du navire, le président complimente les timoniers.

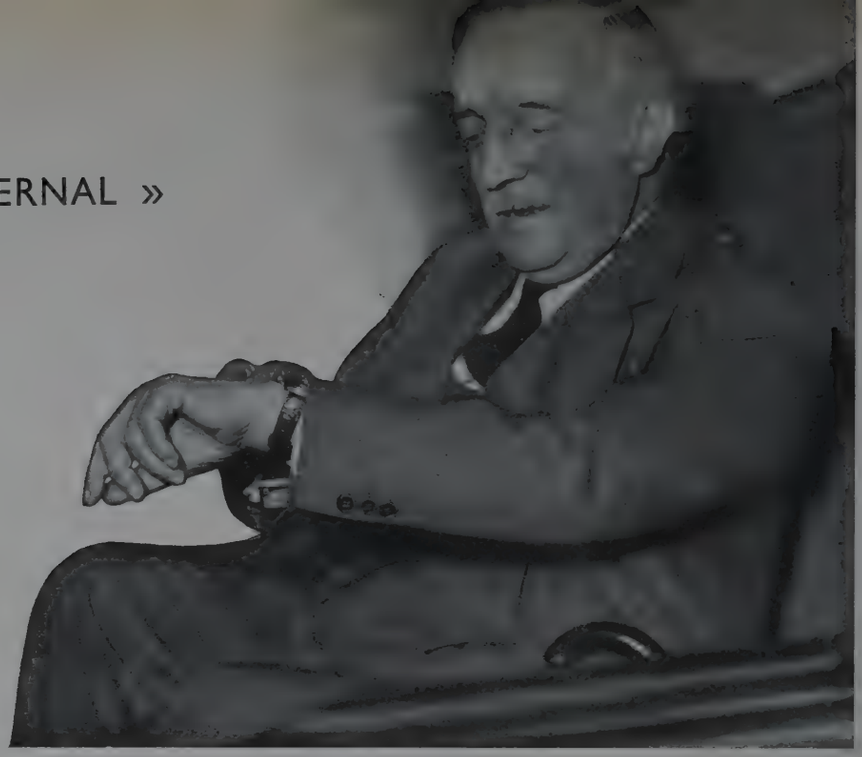
CI-DESSUS : LE PRÉSIDENT, AYANT A SES COTÉS Mme VINCENT AURIOL ET M. ROBERT SCHUMAN, AVANT LE DÉBARQUEMENT. CI-DESSOUS : ON VOIT M. AURIOL FAIRE SA PREMIÈRE DÉCLARATION EN PRÉSENCE DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE, M. HENRY BONNET, ET DU REPRÉSENTANT DU MAIRE DE NEW-YORK.

PRÉSIDENT VINCENT AURIOL A NEW-YORK

LE COMMANDANT CAILLOCE FAIT VISITER LA CUISINE DU PAQUEBOT AU PRÉSIDENT AURIOL, QUI A FORT APPRÉCIÉ LA TABLE ET FÉLICITE LE CHEF.

POUR ÉVITER LE « CYCLE INFERNAL »

L'HEURE DE LA PRESSE



L'ÈRE DES SOLUTIONS FACILES EST CLOSE

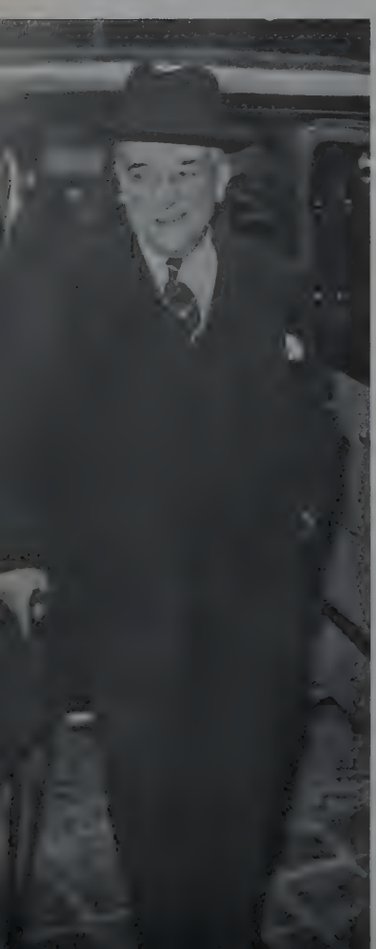
L'accès soudain de fièvre dont a été atteint le milieu social est en voie de se résorber, en dépit des séquelles qui subsistent çà et là. C'est chose faite dans la partie du domaine public, où les majorations de salaires reconnues indispensables ont été consenties. Des conversations sont en cours avec les organisations de fonctionnaires. Enfin, par le jeu des conventions collectives, les salaires vont être revisés d'une façon générale dans les entreprises privées.

Ces rajustements, personne n'en doute, auront des répercussions sensibles sur les prix et une nouvelle marge de hausse devient inévitable.

Une action résolue, réfléchie et énergiquement soutenue s'impose donc si l'on veut éviter à ce pays de plonger à nouveau, tête baissée, dans le « cycle infernal », si l'on veut stopper, alors qu'il en est temps encore, la course éperdue entre les prix et les salaires, si l'on veut enfin parer aux redoutables conséquences que peut avoir la récente crise sur la santé de nos finances publiques.

Mais cela présume une égale volonté chez tous les ministres et dans tous les groupes de la majorité associés aux responsabilités de résister aux pressions extérieures et de dresser contre les assauts de la démagogie un solide barrage.

Or le brusque déclenchement de l'effervescence sociale dans ceux des secteurs étatisés, où les travailleurs sont assurés de garanties qu'ignorent leurs camarades des entreprises privées, n'a pas été sans surprendre. D'autre part, le seul fait que l'agitation ait éclaté dès l'entrée en fonction d'un gouvernement qui s'était donné comme mission première de remédier, dans le calme, au déséquilibre flagrant entre les prix et les salaires n'apparaissait pas comme un phénomène tout à fait spontané.



La première et heureuse expérience tentée par M. Henri Queuille en 1948 offrait en effet aux plus exigeants des garanties sérieuses. L'actuel président du Conseil avait déjà pris le pouvoir dans une période d'agitation sociale, alors que les prix battaient la chamade et qu'une menace aiguë d'inflation pesait sur nos finances en désordre.

Grâce à sa longue expérience des affaires publiques, à sa fermeté tranquille et, il faut le dire, à la parfaite cohésion de son équipe ministérielle, M. Henri Queuille avait réussi, en moins d'un an, à endiguer la hausse, à stabiliser les prix et les salaires, à assurer l'équilibre du budget et à libérer du même coup le pays du complexe de crainte et de doute dont il était atteint.

Ces résultats, l'étranger les avait appréciés, et une large atmosphère de confiance entourait notre pays.

Depuis lors bien de l'eau a passé sous le pont et, cette fois encore, M. Henri Queuille, en prenant la charge des affaires publiques après une crise laborieuse, héritait d'une situation difficile, aggravée encore, sous les gouvernements précédents, par les conséquences découlant d'une tension internationale persistante.

La nécessité de consentir les sacrifices indispensables pour mettre le pays en état de résister aux menaces extérieures, les obligations résultant de la participation à la Défense atlantique mettaient la France, comme du reste tous les pays du bloc occidental, en face de difficultés économiques et financières nouvelles.

Pour les résoudre, des mesures avaient été mises à l'étude par le gouvernement de M. Pleven, mais l'accord n'était pas réalisé encore qu'une crise ministérielle, inopinément surgie, coupait brusquement court à la mise au point des solutions envisagées pour limiter au minimum la hausse des prix.

Or la montée constante de ces derniers se traduisait par une diminution anormale du standing de vie des travailleurs et, faute de n'avoir pu procéder à temps aux ajustements de salaires qui s'imposaient, le flot montant des mécontentements provoquait d'inquiétants remous dans le milieu social.

Aussi bien, dès son arrivée au pouvoir, M. Henri Queuille, qui n'ignorait rien de la situation ni des dangers de tant d'atermoiements, manifestait dans sa déclaration ministérielle sa ferme intention de recourir rapidement aux remèdes nécessaires en rétablissant, avant toute chose, un rapport acceptable entre les prix et les salaires. La Commission supérieure des conventions collectives allait être convoquée pour procéder à la revision du salaire minimum garanti.

Et c'est l'instant que l'on a choisi pour attaquer l'Etat dans ses œuvres vives, pour arrêter le travail dans les services les plus indispensables à la vie quotidienne, comme si un mystérieux mot d'ordre avait été donné de paralyser au maximum l'activité nationale.

Par une étrange coïncidence, l'attaque s'est déclenchée au moment même où le président Vincent Auriol s'embarquait pour les Etats-Unis, où il allait affirmer, devant la grande République sœur, la volonté résolue qu'a la France de vivre, de se défendre et de travailler d'un élan unanime à son redressement.

Sans doute les communistes, habiles à tirer parti de toutes les situations difficiles, n'étaient pas étrangers au développement de ces mouvements sociaux, mais on doit reconnaître que leur tâche a été largement facilitée par la surprenante attitude des autres organisations syndicales.

Les manques de cohésion, les contradictions, les dispersions n'ont pas été sans peser sur la solution précipitée de conflits sociaux, dont celui de la R. A. T. P. s'est prolongé dans des conditions inadmissibles, au détriment de la population laborieuse de la capitale.

L'heure, en tout cas, est venue pour les partis et pour les hommes au pouvoir de parler net, de prendre ouvertement leurs responsabilités afin de dissiper un malaise dont l'opinion s'inquiète à juste titre.

Il est possible au gouvernement de reprendre en main la situation en déterminant, d'urgence, les mesures susceptibles à la fois de donner aux industriels et aux commerçants les moyens de développer leur activité et de fournir aux salariés l'assurance que les avantages dont ils viennent d'être les bénéficiaires ne seront pas rapidement étouffés, engloutis sous une nouvelle poussée de hausse.

La solution, chacun le sent, n'est pas dans cette course éperdue qui se livre de façon constante entre le coût de la vie et la rémunération ouvrière. Elle exige non pas des expédients faciles, des remèdes illusoires parce que précaires, mais un effort accru de tous, ouvriers et patrons, pour développer les productions et pour accroître au maximum les richesses dont la répartition doit assurer à tous plus de bien-être et de sécurité.

Mais, encore une fois, pareil effort suppose une loyauté absolue de la part des représentants de la majorité au sein du gouvernement, dont le chef — M. Henri Queuille l'a montré en 1949 — saura par son énergique bonhomie venir à bout des difficultés de tous ordres qu'il rencontre dans sa tâche. Cela présume aussi une volonté indomptable chez les ministres intéressés de remettre en ordre un équilibre budgétaire violemment controversé et un choix judicieux des possibilités d'action d'une Assemblée à bout de souffle, préoccupée surtout de sa prochaine confrontation avec le corps électoral et dont il importe — nous le répétons encore — d'abréger au maximum l'agonie.

QUAND L'ASIE ATTAQUA

par DANIEL-ROPS

Donc, il y a quinze cents ans tout juste, l'Occident entier haletait de terreur. La grande attaque, attendue, redoutée depuis des semaines et des semaines, venait de se déclencher. Le Rhin franchi dans les derniers jours de mars, Metz enlevé le 7 avril, jour de Pâques, la nouvelle trombe ethnique déferlait sur la Gaule. La Champagne hurlait, pillée et ravagée, hormis quelques villes fortes. Dans Lutèce épouvantée les habitants se préparaient à un désastreux exode. Etait-elle donc sonnée, l'heure de la mort de l'Occident ?

Le nouvel agresseur, qui semblait devoir ouvrir dans l'histoire de l'Europe un nouveau, un catastrophique chapitre, n'avait rien de commun avec ceux qui depuis un demi-siècle, par grandes vagues, avaient surgi en direction de l'Ouest et du fond. Ceux-là : les Alains, les Burgondes, les Francs et tous les Goths, on commençait à s'habituer à leur présence ; malgré les lois sévères interdisant les mariages mixtes, dans les vieilles provinces de l'*Imperium romanum*, entre les anciens civilisés et les Germains nouveaux venus, le mélange, tout doucement, commençait à se préparer. Avec l'assaillant de 451 il semblait vraiment qu'aucune entente ne dût être possible. A Lyon comme à Milan, à Trèves comme à Bordeaux, longtemps les imaginations excitées par la crainte avaient tracé de ce peuple une description étrange et terrifique. Ces corps de gnomes aux bras démesurés, semblables à ceux des singes, ces facies jaunes balafrés de cicatrices, cette sorte de grognement inarticulé qu'était leur langue... Les fables les plus folles se colportaient de bouche à oreille. Ils se nourrissaient exclusivement de viandes mortifiées sous la selle. Ils détruisaient tout, rasaient tout sur leur passage. Etait-on même sûr qu'ils fussent vraiment des hommes, ou les produits affreux d'on ne savait quel accouplement immonde entre des hommes féroces et des bêtes fauves ? Ainsi les civilisés d'Occident évoquaient-ils les Huns... Ainsi les regardaient-ils, au printemps d'il y a quinze siècles, se ruer sur leurs champs.

La vérité oblige à dire cependant que ces conquérants des steppes n'étaient pas exactement les sauvages qu'on se plaisait à dire. Grands voyageurs et merveilleux soldats, il est vrai qu'au galop de leurs poneys trapus ils avaient, des années durant, balayé l'Asie. Repoussés de la Chine par la calme puissance des empereurs Han, ils avaient rebondi en direction de l'Ouest avec la violence des appétits insatisfaits. Mais de leurs contacts avec maintes civilisations ils avaient acquis un vernis et même un art. Leurs premiers rapports avec l'Empire romain n'avaient pas revêtu un caractère bien farouche. Au contraire, on avait vu maints chefs de leurs clans, quittant avec leurs hommes les steppes de Russie, se louer comme mercenaires aux empereurs, à ceux de Ravenne comme aux Basileis de Byzance, et l'on avait pu voir, dans les rues de diverses cités occidentales, défiler ces singuliers défenseurs de l'Occident aux yeux bridés, à la peau jaune et dont les fourrures sentaient le fauve.

L'attitude des Huns avait changé du tout au tout depuis qu'à leur tête était apparu l'homme de génie, un des trois grands meneurs de l'aventure des steppes (les autres seront Tamerlan et Gengis khan plus tard) : Attila. Rien ne serait plus faux que de limiter son portrait aux trois mots célèbres qui prétendent le caractériser : « Fléau de Dieu. » Il n'est même pas exclu que ce terme d'épouvante il n'ait pas voulu lui-même qu'il fût propagé, sachant déjà qu'il n'est meilleure arme pour briser la force d'un adversaire qu'une terreur entretenue avec soin. Car l'homme était certainement d'une intelligence supérieure, plus politique et diplomate que militaire, en dépit de toutes les légendes, habile à saisir l'occasion, à diviser des ennemis, à attaquer ou à battre en retraite à bon escient. De l'empire occidental il connaissait toutes les failles et les faiblesses : n'avait-il pas vécu, jeune prince, comme otage à la cour impériale, dont il n'ignorait ainsi aucune tare ? Il parlait latin, peut-être grec aussi ; on raconte qu'il aimait à se faire lire les bons poètes et que ses goûts, fort raffinés, lui faisaient emporter dans ses raids guerriers une baignoire de marbre qu'on installait sous une tente spéciale tapissée de fourrures, pour lui et pour ses femmes. Dans son harem, les épouses blanches, les belles captives d'Arménie, de Syrie, de Grèce ou de Germanie étaient nombreuses. Ce sauvage avait quelque chose de trop civilisé, de décadent.

Son idée de génie fut qu'il ne fallait plus composer avec l'Empire romain, qu'il fallait le détruire, prendre sa place et préparer ainsi la conquête du monde, l'unification de l'Eurasie, sous une seule domination. A ce projet gigantesque il se trouva même des Occidentaux pour prendre intérêt et s'associer. Parmi ses secrétaires et ses officiers Attila comptait des patriciens de Rome : le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, ne devait-il pas naître d'un de ces traîtres à la cause de l'Europe, dans l'obédience même du Hun ? Brisant par la force toute résistance, plaçant un véritable rideau de fer entre ses peuples et le pays qu'il rêvait de conquérir, le grand chef d'Asie commença par faire l'unité de ses peuples, les préparer avec soin à l'attaque. Quand elle se déclencha, la vie même de l'Occident fut vraiment en jeu.

Dans les semaines d'avril qui virent se dresser l'épouvante, combien d'Occidentaux crurent que tout était perdu ! Que le petit cap du Continent allait définitivement être absorbé par la massive Asie ! On pouvait douter qu'un autre destin fût encore possible... Et cependant, à quiconque chrétien croyait en la Providence, des signes cléments du ciel n'avaient-ils pas été donnés ? A Troyes, un homme de Dieu, saint Loup, modeste évêque, avait su tenir tête si fermement au Hun que la ville s'était trouvée sauvée. A Lutèce, dans l'île de la Cité, une simple religieuse du nom de Geneviève avait si bien ranimé les courages en carence et, par ses prières, si bien rendu confiance en le Seigneur que les Parisiens avaient renoncé à s'enfuir sur les routes, et ce miracle de la foi avait évité une sûre boucherie. L'Occident, où depuis près d'un siècle les missionnaires du Christ jetaient à pleines mains le grain sauveur de son message, serait-il abandonné de lui ? Deviendrait-il une annexe de l'Asie ?

Deux hommes surent ne pas perdre cœur au moment de la pire épreuve. L'un était un soldat : Aétius, qu'on a surnommé « le dernier Romain » — alors qu'en réalité c'était le fils d'un Germain de Pannonie, mais qui avait fait sienne la cause de Romanité — sa mère, d'ailleurs, était latine. Et l'autre était une haute personnalité chrétienne, Avit, le futur empereur, le futur évêque de Vienne du Dauphiné. Les deux hommes comprirent que devant une menace auprès de laquelle toutes les horreurs du dernier demi-siècle n'étaient rien il fallait unir toutes les forces de civilisation. Le saint négocia en même temps que le militaire. Ce fut laborieux, car entre les anciens civilisés et les Germains les haines étaient encore fraîches ; qui eût pu raisonnablement admettre de faire combattre côte à côte ces ennemis acharnés de la veille : les Gallo-Romains et les Wisigoths ? Et cependant l'espérance de ceux qui refusaient de laisser périr l'Occident finit par être plus forte que toutes les méfiances. A Arles une armée s'assembla sous le commandement d'Aétius, la première armée de l'Europe, vraiment...

On sait la suite. Le jour même, 23 juin 451, en Orléans vaillamment défendue depuis trois mois par son évêque saint Aignan, qui ouvrait enfin ses portes au jaune, laissant libre le passage vers l'Espagne, vers l'Afrique du Sud où l'allié vandale attendait pour faire, à deux, l'opération ultime contre Rome, l'armée européenne apparut. Attila battit rapidement en retraite. Rejoint dans les plaines de Champagne, en ce lieu qu'une tradition plus que discutable nomme « les champs catalauniques » (car la bataille eut lieu non près de Châlons, mais près de Troyes), le grand nomade dut livrer combat dans des conditions trop difficiles, à fronts renversés. Après une journée de lourdes pertes, il décida de ne pas recommencer la lutte et, nuitamment, leva le camp. L'Occident, uni devant l'Asie, était sauvé.

CANTON, *où tout le monde est ruiné,* VIT DANS LA TERREUR

★ *De notre envoyé spécial* **Lucien Bodard.**

J'ai questionné les réfugiés qui affluent à Hong-Kong. On aurait dit, à voir les corps maigres et les visages hâves, des évadés. En tout cas, ils revenaient d'un autre monde — un monde incroyable : « Quand j'ai franchi la frontière, m'a dit l'un d'eux, j'ai cru rêver. Brusquement, en quelques mètres, je retrouvais la liberté, un monde d'aisance et de profusion, un monde sans police. Je ne croyais plus à tout cela... »

Je les ai vus, ces réfugiés de toutes nationalités, mais c'est bien difficilement qu'ils m'ont parlé. Les communistes, en les laissant partir, avaient imaginé un raffinement étrange. En effet, pour chaque partant était désigné par les autorités rouges un autre blanc — un encore retenu en Chine — qui désormais portait la responsabilité de la conduite du premier dans le monde capitaliste.

Cependant, à travers tous leurs récits revenait toujours la même hantise : la police, ou plutôt le tout-puissant bureau des étrangers. Au début, c'est-à-dire jusqu'à l'été dernier, il y eut le temps relativement bénin des « squeeze », à savoir des impôts, contributions, réparations, etc., le tout à payer en dollars américains (lesquels devaient ensuite servir aux communistes à effectuer leurs achats sur la place de Hong-Kong. On voit que c'était un circuit presque fermé...). Il s'agissait alors de faire rendre gorge aux « capitalistes », qui avaient dépouillé le pauvre peuple. A Canton, la taxe de luxe revenait à 1.000 dollars U. S. pour un petit bout de pelouse. A vrai dire, on était loin des brigandages et des exactions de la Chine classique. Chez Mao Tse Toung, tout se faisait au nom du peuple sacro-saint, et avec des reçus. Mais il n'y avait pas à discuter. Donc tous les étrangers, ceux des banques, des compagnies, des maisons de commerce, les particuliers et les diplomates, déboursaient également pour « tenir », dans l'espoir de temps meilleurs. Mais quand tous les « impérialistes » eurent bien donné tout ce qu'ils avaient, alors commencèrent les techniques de la terreur douce.

Plus précisément, voici ce qui se passa à Canton. Dans cette métropole méridionale, les étrangers habitaient l'îlot de Shameen, qui avait été l'ancienne concession luxueuse des blancs et dans l'année 1950 était devenu pour eux comme un camp de concentration. Peu à peu le cercle s'était refermé. Et maintenant, dans leurs belles maisons, les derniers Occidentaux tremblent devant les incertitudes permanentes. Celle du téléphone d'abord. A n'importe quel moment peut sonner l'appareil. « Vous vous rendrez tout de suite au bureau des étrangers », dit une voix. L'étranger y va, sachant qu'il peut être accusé de n'importe quoi, aussi bien d'espionnage que de fraude fiscale. Là-bas, généralement, commence le supplice de l'attente, devant les fameux gamins méprisants et figés. Puis, après des heures, on lui dit : « Vous reviendrez demain. » Cela peut durer des jours. Finalement l'étranger est reçu, mais c'est par un camarade sans importance, qui se borne à dire deux ou trois phrases, phrases qu'il répète le nombre de fois nécessaire. Par exemple, il peut déclarer : « Vous maltraitez vos serviteurs par des ordres brutaux. Vous leur paierez 100 dollars en dédommagement et vous écrirez une lettre d'excuses pour votre mauvaise conduite... » Il ne reste plus qu'à débourser et à signer la lettre d'excuses (laquelle est préparée d'avance).

Il y a aussi les perquisitions, les fouilles, et surtout les interrogatoires. Ah ! ces interrogatoires ! A Canton, c'est une femme laide et tuberculeuse au dernier degré qui y procède, d'une voix douce et féminine. Un interrogatoire est une affaire qui dure plusieurs heures et où l'on demande n'importe quoi, apparemment au hasard. Les réponses sont comparées avec les réponses précédentes, celles des dernières fois, qui ont été naturellement notées dans un gros dossier. Il ne s'agit nullement d'une farce, mais d'une sorte de technique de l'embrouillamini. Et quand les choses sont devenues incompréhensibles à force d'absurdité, il arrive que l'interrogateur sorte de sa poche un papier en disant : « Vous venez de mentir. Reconnaissez-vous avoir signé cette déclaration, où vous vous engagiez à subir les peines prévues par la loi ? Il est donc juste que vous soyez puni. » Ce peut être une simple amende, mais ce peut être la prison ou même la déportation, car, bien entendu, la loi et les peines précitées sont également inconnues. En réalité, le blanc vit dans la menace permanente de ce qui peut arriver, jusqu'à ce que cela arrive. Il est réduit à l'impuissance absolue dans un cercle de haines.

Cette politique implacable et systématique, grandiose d'hypocrisie, des communistes chinois envers les blancs, j'étais loin de l'imaginer dans toute sa rigueur avant d'avoir interrogé les rescapés. Tous m'ont affirmé que depuis la guerre de Corée les Occidentaux n'étaient plus seulement menacés de désagréments, de « squeeze » et de perte de face, mais aussi dans leur liberté et dans leur vie. Combien ont déjà connu les prisons sordides, et certains même ont disparu ! Mais, plus particulièrement, les blancs redoutent d'être emmenés vers le Nord, vers Pékin et au delà, régions d'où l'on ne reparaît pas.

Jusqu'à présent les châtiments ont été individuels. Et ils finissent généralement par l'expulsion ou plutôt par cette phrase polie : « Nous préférerions que vous partiez. » Cette phrase comminatoire est toujours bien accueillie, car une demande de visa de sortie est normalement refusée. Les communistes veulent que chaque blanc parte à leur heure, non à la sienne. Mais le pire pourrait arriver. Car tous les Occidentaux sont persuadés qu'en cas d'événements graves en Chine (débarquement nationaliste ou bombardement américain) ceux qui seraient encore là pourraient être considérés comme perdus.

C'est donc le grand exode des blancs. A Hong-Kong, ils arrivent de partout, des provinces les plus reculées, après les aventures les plus extraordinaires. Mais l'action la plus systématique des communistes a concerné les missionnaires, qui ont été éliminés en trois temps. Il y eut d'abord l'époque des « squeezes », qui consistait à les pressurer financièrement jusqu'au paupérisme complet. Mais certains prêtres imaginèrent de gagner leur pitance en se faisant coolies. Alors les autorités, en un deuxième temps, commencèrent à chasser systématiquement les religieux blancs, qui s'obstinaient à rester. Cependant les communistes laissèrent les missionnaires installer à leur place, avant de partir, des prêtres chinois. Ainsi le vieil évêque de Canton, avant de se réfugier à Hong-Kong, consacra-t-il comme son successeur un curé autochtone. Mais il est bien probable qu'en une troisième période, quand il ne restera plus de clergé blanc, les communistes nationaliseront l'Eglise, je veux dire qu'ils s'efforceront d'établir une Eglise nationale sino-communiste. Car ils veulent la fin du catholicisme en Chine.

A vrai dire, je commets une erreur quand je parle de l'exode des blancs — car les partants sont à peu près intégralement remplacés par d'autres hommes à la couleur claire : les Russes. Ils se sont intallés dans les demeures abandonnées par les Français, les Anglais et les Américains, par exemple à Canton. Shameen, après tant de fortunes diverses, est devenu un îlot soviétique. Un colonel russe en grand uniforme y a occupé la plus belle maison. C'est un grand seigneur, que la population entrevoit quand il monte dans sa superbe Buick ou quand il en descend. Il est toujours entouré par trois hommes armés de mitraillettes. C'est sans doute le chef d'une mission militaire. Mais il y a bien d'autres officiers mystérieux — en particulier ceux qui contrôlent la police de sûreté chinoise, ceux de la mission économique, ceux qui viennent en inspection, etc. Plus nombreux encore sont les techniciens — il en est pour diriger l'installation des grosses pièces de D. C. A., pour surveiller l'allongement des pistes de l'aérodrome des Nuages-Blancs, où 50.000 coolies s'acharnèrent pendant un mois, pour s'occuper des chemins de fer. On rencontre aussi les pilotes des avions de chasse ou à réaction russes, les marins de trois ou quatre navires soviétiques ancrés dans la rivière des Perles. Il ne faut pas oublier les civils russes, employés du consulat ou d'entreprises commerciales, dont la principale semble être une société de films. C'est une véritable colonisation.

Mais que pense le petit peuple de ce chassé-croisé entre blancs ? Il est à noter qu'un fait a stupéfié les « capitalistes » occidentaux réfugiés à Hong-Kong : c'est que, s'ils furent parfois insultés par les jeunesses communistes, jamais — et même dans la ville de Canton, si connue autrefois pour sa xénophobie — ils ne furent houspillés, maltraités ou menacés par la grande foule chinoise. En somme, il semble que les gens n'ont plus de sentiments. Ils participent aux défilés quotidiens, ils assistent aux cours d'éducation politique, ils s'enferment chez eux le soir, car la nuit on ne peut aller d'une maison à l'autre sans un permis de la police. La cité a perdu ses enseignes au néon, et les étalages abondants, et les belles taxi-girls aux robes fendues, et les bonnes devises étrangères, et le cliquetis des mah-jongg, et la joie de vivre. D'ailleurs tout le monde est ruiné. La nuit, les innombrables sentinelles tirent des coups de feu sans que personne sache pourquoi. Parfois des soldats font irruption dans une demeure, à la recherche d'un agent du Kuomintang. Souvent des inconnus sont fusillés...

Les Cantonais supportent tout cela. Mais quand passe, à toute allure, la luxueuse limousine d'un grand homme du parti ils murmurent : « C'est encore un homme du Nord. » Car les Cantonais, qui pendant plus de trente ans ont pratiquement gouverné toute la Chine, supportent difficilement l'hégémonie de leurs compatriotes de Pékin ou de Tien-Tsin. Les Russes les gênent moins, car ils n'ont pas de contacts avec eux. Cependant ils constatent que les nouveaux seigneurs blancs sont plus nombreux, et aussi plus arrogants que les anciens.

Mais que pourraient-ils faire ? Les Cantonais attendent donc les événements, le reflux de l'histoire. Ils savent qu'en de nombreuses campagnes les paysans sont révoltés : les communistes ont eux-mêmes annoncé qu'ils avaient liquidé quatre-vingt-dix mille traîtres en moins de trois mois dans la seule province du Kouan-Toung, c'est-à-dire dans les montagnes voisines. Ils savent surtout que la guerre véritable peut se déchaîner en Chine du Sud. Le parti a déjà constitué les équipes de déblaiement et de ramassage pour d'éventuels bombardements. La cité est en état d'alerte depuis février.

Dans l'intervalle, Canton est calme ; mais il n'est séparé du monde extérieur, du fabuleux Hong-Kong, que par 100 kilomètres. Là est le paradoxe, car les cités voisines continuent leur étrange tête-à-tête de haine et de commerce, dans la peur l'une de l'autre. En face de la Chine, Hong-Kong n'est qu'un îlot indéfendable. Mais, d'autre part, pour le parti de Mao Tse Toung l'emporium britannique peut être un talon d'Achille, car derrière lui il a toute la puissance de la mer, les flottes, les porte-avions, l'or et les devises.

Combien de temps encore la puissance des affaires, c'est-à-dire l'appât du gain chez les uns, la nécessité chez les autres, peut-elle retarder la marche du temps, cette marche inéluctable depuis que la Chine de Mao Tse Toung a choisi le grand jeu de la fin de l'Occident, chez elle et dans toute l'Asie ? Dans ces conditions Hong-Kong risque bien d'avoir une fin soudaine. Mais Canton la Rouge pourrait aussi sauter au milieu de l'incendie qui éclaterait dans la Chine du Sud.

A GAUCHE : UN MASQUE DES TCHIEN. LE SON DE SES CLOCHETTES EST CENSÉ ÉCARTER LES ESPRITS MAUVAIS.

HOMMES ET BÊTES
DU LIBÉRIA ORIENTAL (*)

(Mission P.-L. DEKEYSER et B. HOLAS, de l'I. F. A. N., en 1947-1948.)

EN parcourant à pied l'Est libérien, nous nous étions fixé pour tâche de recueillir le plus de renseignements possible sur les villages, leurs habitants et sur les animaux sauvages, grands et petits. Travail coutumier d'ethnologue et de naturaliste, exécuté sous l'impératif d'un ordre de mission, certes, mais aussi pour l'amour du métier.

Le pays, nous le rappelons, conserve les traces d'une ancienne forêt dégradée, et cela, en certains endroits, jusqu'à l'effacement. Beaucoup d'eau, peu de relief, puisque depuis la côte jusqu'aux monts Nimba (1.850 mètres) le plus haut sommet jusqu'ici repéré ne culmine pas à plus de 575 mètres.

Régions vraiment sauvages ? Il n'y aurait, à cet égard, que des affirmations exagérées. Qu'il n'y ait pas de route, exception faite de l'axe Monrovia-N'Zérékoré et peut-être de quelques tronçons secondaires, pas de poste, pas de médecin n'implique pas forcément qu'aucune civilisation n'y ait pénétré. Malheureusement cette civilisation n'a laissé les traces que de ses plus tristes aspects. Il est certain qu'à l'origine, sans qu'il soit utile d'évoquer le « bon sauvage » de Rousseau, les hommes de ce pays devaient avoir, à l'époque où le cauri devait constituer l'unique monnaie, les qualités d'hospitalité bienveillante qu'on retrouve encore de-ci de-là sur le continent noir. Aujourd'hui le dollar est apparu, et il a d'autant plus de prix que peu d'individus en possèdent. D'où une cupidité générale qui rend le séjour dans les villages particulièrement pénible. L'alcool, depuis le redoutable « cane-juice » jusqu'au gin et au whisky, voire le cognac, va, semble-t-il, de pair avec les maladies vénériennes. Il n'est pas rare de voir des fous dans les villages. On leur insère le pied ou le poignet, parfois les deux, dans un rudiment de carcan, composé d'un lourd morceau de tronc d'arbre, où le malheureux reste rivé jour et nuit. Beaucoup de femmes sont stériles. Dans certains villages, comme nous avons pu le constater à l'occasion de mensurations anthropologiques, une femme seulement sur cinq est mère. Le facies même de ces malheureuses, desséchées ou adipeuses, aux minuscules seins flétris qui n'ont jamais allaité, en est une suffisante preuve.

Les travaux de la terre sont très fréquemment abandonnés et, la proverbiale imprévoyance du noir jouant au Libéria comme ailleurs un rôle de premier plan, la sous-alimentation est manifeste dans de nombreux secteurs. Il semble qu'il y ait pour les jeunes, dans l'Est libérien, deux pôles d'attraction saisonniers principaux : sur la côte, la navigation à bord des cargos, où ils aident l'équipage; à l'intérieur, le travail de manœuvre, bien rétribué d'ailleurs, dans les plantations d'hévéas de la compagnie Firestone. L'or des placers de la rivière Noh, voire celui du Cavally, en territoire français, attire aussi ceux qui ont quelque goût pour l'aventure.

Il résulte de tout cela que le pays est peu ou mal cultivé, suivant des méthodes qui tendent à une dégradation chaque jour amplifiée des ressources forestières. En certains endroits, et pourtant dans un pays qui se situe au niveau de la luxuriante Côte d'Ivoire, qui possède un sol très comparable et un climat identique, nous n'avons pas même pu trouver quelques bananes. Il y a bien, malgré les tsés-tsés, quelques bestiaux épars dans tous les villages, mais ils ne suffisent guère à alimenter en viande la population. Ajoutons enfin que cette carence en aliments carnés est assez générale dans toute l'étendue du domaine forestier. Les chasseurs, qu'ils abattent leur gibier à l'aide de flèches empoisonnées

FRIDAY-VENDREDI, UN DES COMPAGNONS DES EXPLORATEURS, NOUS PRÉSENTE UN COLOBE, SINGE FORT RÉPANDU.

(*) Voir *France-Illustration* du 24 mars 1951.

VISION DE CAUCHEMAR : JOUR DE SORTIE DES JEUNES FILLES EXCISÉES AU PAYS DES KRAHN.

ou, curieux contraste, avec des fusils américains tirant des cartouches à un dollar pièce, vendent très cher le produit de leur chasse : céphalophes et surtout singes colobes. Il existe d'ailleurs des associations de chasse, liées à des rites mal connus. La viande est alors découpée en menus morceaux et distribuée aux adeptes. Tout ce qui est viande est consommé : énormes rats de Gambie, menus rongeurs qui hantent les greniers, varans, certains insectes, etc. Nous avons vu, dans une case, le corps entier d'un énorme chimpanzé découpé et mis à boucaner, poil compris, sur une claie placée au-dessus d'un foyer.

Cela amènera sans doute à penser à l'anthropophagie. Là dessus plane un lourd mystère, le même que chez toutes les populations forestières.

Beaucoup trop d'histoires circulent pour qu'on puisse discerner la vérité. Si le cannibalisme existe, ce n'est sans doute que dans le cas d'une nécrophagie rituelle exclusivement propre à certaines sectes. Toute morale ne pouvant qu'être relative, il est inutile de forger d'horrifiantes histoires à ce sujet.

Il existe quelques écoles, dans divers gros villages et dans les « grands centres ». Seulement les élèves y ont très souvent de dix-huit à vingt-cinq ans. Nous avons pu réaliser quelques tests très simples : le niveau intellectuel ne s'est guère montré plus élevé que chez les élèves de notre huitième.

Le gouvernement libérien a devant lui une énorme tâche qui lui est rendue particulièrement difficile du fait de l'absence de voies de communication avec l'intérieur. On ne peut dire d'ailleurs, en dépit des drapeaux nationaux qui ornent les murs des cases, que les pouvoirs publics font l'objet d'un amour général. Pour le Libérien de l'intérieur, qui avant d'être Libérien est un Grebo, un Konobo, un Poutou ou un Kpellé, les gens venus d'Amérique il y a une centaine d'années ne représentent à tout prendre, malgré leur couleur, que des envahisseurs étrangers.

Au point de vue anthropologique, les Libériens de l'Est se rattachent à des groupes ethniques existant à l'est du Cavally ou au nord du Nimba, c'est-à-dire en territoire français (1). Beaucoup de traditions font naître les villages par la main d'ancêtres venus de la direction où le soleil se lève, et d'une région dont le centre pourrait bien, après tout, être Toulépleu. Cependant, malgré cette communauté manifeste d'origine, la frontière politique actuelle a une réelle valeur de barrière. Si les ressortissants français, qui ont peut-être gagné une part de notre insouciance, viennent volontiers faire du commerce en territoire libérien aux abords de la frontière, les gens du Libéria ne franchissent pas cette limite sans une certaine appréhension. On s'effraie volontiers avec des histoires de mauvais traitements infligés « on the french side » et l'on se réjouit — nous en avons été témoins — du retour de quelques courageux citoyens comme s'ils avaient échappé à un réel péril.

Bien qu'il s'agisse, administrativement parlant, de « towns » plus souvent que de « villages », ce n'est que sur la côte que nous avons pu voir des agglomérations répondant à notre conception européenne d'une ville : Cape Palmas, résidence du *Superintendant of the Maryland County*, qui est un faubourg de Harper; quelques belles maisons préfabriquées, des magasins et des comptoirs comparables à ceux que l'on rencontre partout en Afrique ; mais, en dehors de ces constructions, de curieux édifices sur pilotis rappelant une localité typique des bords du Mississipi mais qui serait exclusivement construite en tôles, que l'insouciance des hôtes laisserait se disjoindre au gré des intempéries. C'est aussi le cas de Grand Cess. La rue principale de Webo a encore quelque chose de citadin avec ses boutiques, son poste de douane et sa future résidence dont l'ébauche fait penser à un petit fortin. Mais Boah, l'énorme Barclayville, rassemblée là de toutes pièces sur l'initiative du président Barclay, et Zwedru-Tchien, avec son millier d'habitations, ne sont, à vrai dire, que d'immenses villages.

D'une façon générale, les hommes de race blanche ne sont admis à l'intérieur que jusqu'à une certaine distance de la côte, et cela peut nous éclairer sur quelques-unes de nos difficultés. Ne font exception à cette règle que quelques missionnaires américains, protestants pour la plupart.

Il ne semble guère que la population soit gagnée aux religions issues d'Europe ou d'Amérique, et l'Islam ne l'a guère pénétrée. On retrouve, comme en Côte d'Ivoire, le culte de Niassoua, qui, en définitive, est une religion monothéiste, et toute la liste des génies et des démons de la mythologie animiste africaine. En définitive, le féticheur reste le maître.

Peu de marchés, pas d'industrie, fort peu d'artisanat.

Notre impression générale est que, loin de farouches sauvages sortis tout nus de l'imagination de quelque auteur de romans d'aventures, on se trouve devant des hommes qui n'ont rien de primitif au sens strict du terme, ou, en tout cas, pas beaucoup plus que certaines des populations de nos propres territoires d'Afrique. Il y avait sans doute là un fond humain aussi bien qu'ailleurs. Malheureusement, les chocs civilisateurs assimilés au pire l'ont certainement beaucoup plus dégradé qu'élevé. Aujourd'hui la cupidité, d'ailleurs fille de la monnaie difficilement accessible, semble l'une des caractéristiques les plus évidentes du Libérien de l'Est.

Malgré l'introduction d'armes à répétition les animaux restent assez abondants, mais, comme bien souvent dans les régions forestières d'Afrique occidentale, le voyageur est déçu par le nombre infime des rencontres. En réalité, la majeure partie des mammifères sont de mœurs nocturnes ; seuls les écureuils et les singes se livrent de jour à leurs ébats. Parmi ces derniers, les espèces dominantes sont les cercopithèques mones, bien reconnaissables à leur dos gris brun, à leurs membres noirâtres et à leurs parties inférieures d'un blanc pur ; les cercopithèques hocheurs ou « pains-à-cacheter », caractérisés par la tache blanche qui agrémente leur nez. Assez abondants bien que plus locaux sont les magnifiques singes dianes à la longue barbiche blanche. Les colobes, aux mains dépourvues de pouce, ce qui représente d'ailleurs une adaptation étroite à la vie arboricole, sont très nombreux. L'un d'eux, le colobe bai, est particulièrement estimé et représente pour l'indigène un gibier de choix. Il n'est pas rare de rencontrer un chasseur chargé d'un de ces beaux singes noir et roux dont il a inséré la tête dans une fente longitudinale pratiquée dans l'épaisseur de la queue afin d'obtenir une sorte de bretelle ; ainsi l'animal est commodément porté en bandoulière.

Les chimpanzés sont bien représentés, et parfois par des spécimens de très grande taille. Nous avons pu voir des peaux d'un format très impressionnant dans la région de Pénoké. Ce sont sans doute ces animaux, âgés, d'une stature qu'ils n'atteignent sans doute pas couramment dans les ménageries, qui ont fait supposer l'existence de gorilles, et cela précisément non loin de Pénoké, aux abords de la montagne Tiélé. Nous n'avons nulle part entendu parler d'anthropoïdes autres que les chimpanzés, et il faudra reléguer le gorille ouest-africain dans le domaine de la pure et simple fable.

Nous avons pu admirer les énormes traces d'un éléphant femelle, accompagnées des petites empreintes de son nouveau-né. Bien que ces traces fussent fraîches, nul chasseur ne voulut nous amener sur la piste. Sans doute notre armement, dont nous n'avions d'ailleurs nulle intention de nous servir, ne leur inspirait-il pas confiance. Et puis, comme l'expédition n'était pas destinée à procurer de la viande, nul n'y voyait sans doute d'intérêt.

(1) Contrairement à ce qui a été avancé assez souvent, il n'existe aucun Pygmée au Libéria ; la méprise tient à ce qu'on rencontre parfois des individus dont le faciès pygmoïde provient sans doute d'une dégénérescence.

TYPES D'HOMMES KROU, RÉGION DE BARCLAYVILLE. CELUI DE DROITE EST UN CHASSEUR DE LA FORÊT.

BELLE PEAU D'UN LÉOPARD PRIS AU PIÈGE. — UN ANOMALURE NOIR DE LA FORÊT DU CAVALLY.

Il existe dans beaucoup de villages des piquets étiches sur lesquels on accroche les crânes des animaux ués par les chasseurs. Nous y avons relevé une grande abondance d'hippopotames nains du Libéria, qui sont devenus des hôtes assez courants des ménageries et qui, n dépit de leur nom, existent également en Côte d'Ivoire ; des potamochères, espèce de cochon rougeâtre aux oreilles agrémentées de pinceaux blancs; des hylochères, énormes sangliers forestiers, le « big black hog » des autochtones. Les crocodiles figurent aussi sur la liste du gibier. Il s'agit de l'espèce à museau étroit, souvent confondue par le profane avec le gavial asiatique, sans avoir d'autres points communs avec ce dernier que des apparences.

Dans l'ensemble, la faune mammalienne ne se distingue guère de celle de la Côte d'Ivoire, et le Cavally ne semble pas constituer une barrière. Cependant il est vraisemblable que les confins éburnéo-libériens marquent, en rapport avec des conditions biogéographiques dont la nature est difficile à déceler, une limite certaine de dispersion pour quelques espèces. C'est le cas, par exemple, pour deux mangabeys, robustes singes au pelage gris.

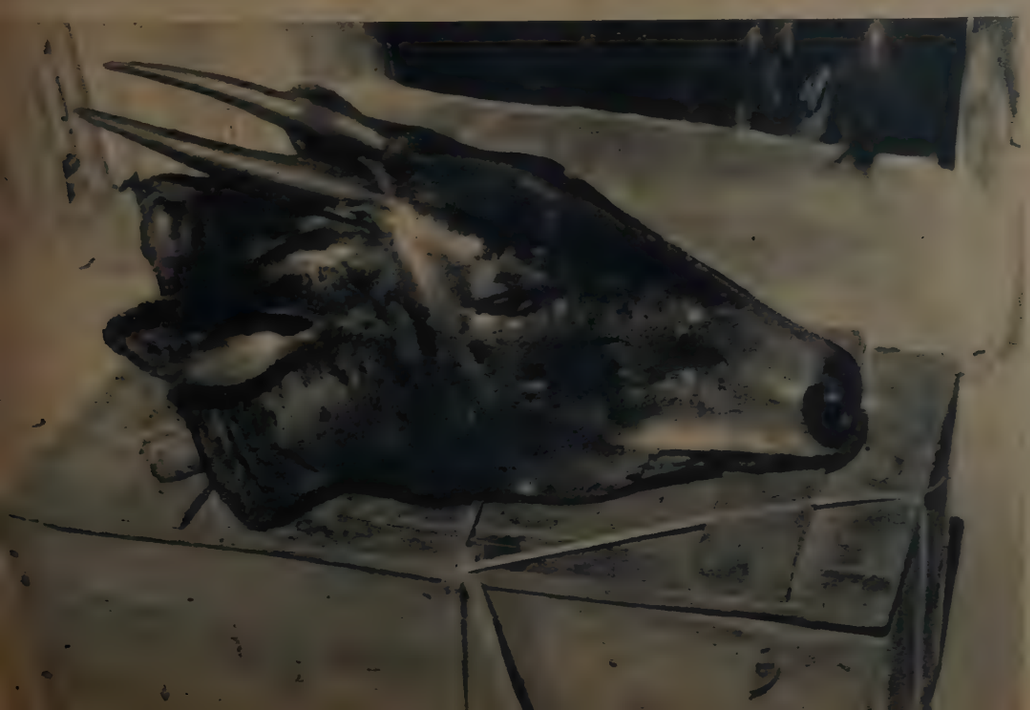
Les antilopes forestières sont celles de la Côte d'Ivoire : volumineux bongos dont les cornes étaient employées chez certaines tribus pour la fabrication de trompes de guerre, encore en usage, ainsi que ce fut le cas lors de notre ascension de la montagne Tiélé pour appeler ou apaiser les génies ; céphalophes : céphalophe noir, céphalophe bai, délicieux petit céphalophe zébré. Nous avons eu la bonne fortune de recueillir le crâne d'un animal rarissime : le céphalophe de Jentink, qui n'est connu dans le monde que par un nombre infime de spécimens. L'histoire de cette pièce est assez amusante. A notre arrivée dans un village, nous trouvons le corps d'un de ces animaux, identifiable bien que dépourvu de sa tête qui mijotait déjà dans une marmite rudimentaire. Quelques jours plus tard, cette fois, on nous présente dans un hameau la tête fraîchement coupée d'un autre animal de même espèce. Nous en proposons un certain prix, qui est accepté, mais notre joie de naturalistes est trop évidente. Alors la tête disparaît subrepticement; on la recherche avec anxiété et elle nous est proposée de nouveau. Malheureusement son prix a doublé ! Nous l'avons tout de même acquise au nouveau prix, estimant que la pièce valait bien le sacrifice de nos maigres deniers officiels.

Les oiseaux sont certainement très abondamment représentés, à en juger par les chants entendus, mais ils ne sont guère visibles. Pour la plupart leur chasse présente de grandes difficultés et les collections faites en forêt sont, d'une façon générale, trois ou quatre fois moins abondantes que celles pratiquées en savane. Un oiseau de la taille d'un moineau tombant dans un fouillis de broussailles est irrémédiablement perdu pour le chasseur. On rencontre plus communément de gros calaos forestiers, desquels nous ne connaissons que le nom scientifique : *ceratogyana*. Ils vont souvent par petits groupes, en un vol bruyant qui fait songer au passage d'une escadrille.

Au moindre coup de feu tiré dans un endroit qui semble désert répond un concert éclatant. Des cris qu'on peut figurer par l'onomatopée : « Cricoco-co-co-co » résonnent de toute part. Il s'agit de magnifiques touracos bleus de belle taille qui se déplacent avec aisance le long des branches.

Il est devenu un lieu commun de dire le peu de danger que risque le voyageur du fait des animaux sauvages. Dans certains districts les léopards abondent et se contentent généralement de tuer quelque singe ou de ravir le cabri qu'on n'a pas pris la précaution de mettre à l'abri. Il y a cependant quelques accidents. Peu avant notre passage, dans un petit hameau du nom de Touabo quatre hommes délogèrent inopinément une femelle suivie d'un jeune. L'animal les blessa tous quatre et l'un d'eux mourut de ses blessures.

LA RELATIVE FACILITÉ AVEC LAQUELLE LES EXPLORATEURS SE SONT PROCURÉ CETTE TÊTE DE CEPHALOPHOBUS JENTINKI PROUVE QUE CET ANIMAL RÉPUTÉ TRÈS RARE SURVIT ENCORE DANS LES FORÊTS LIBÉRIENNES.



Les serpents, si redoutés, ne sont en définitive qu'assez rarement rencontrés malgré leur nombre. C'est cependant assez peu agréable, car la plupart du temps on les aperçoit dans les branchages à hauteur d'épaule. Il arrive qu'aux lisières des villages quelque reptile se glisse dans une case, probablement en quête de petits rongeurs. C'est ainsi que l'un d'eux attendait un chef qui revenait d'un long voyage. On ne lui sut pas gré de cette politesse excessive.

Les insectes constituent sans conteste la plus gênante des engeances : moustiques, tsés-tsés et surtout un énorme taon, obsédant, opiniâtre, dont les sévices sont affreusement douloureux. Les indigènes se vengent de ses attaques en lui arrachant les pattes et en lui laissant reprendre son vol.

Nous ne pouvons nous étendre très longuement sur le vaste chapitre zoologique et, à vrai dire, nous ne l'avons qu'effleuré. Il faudrait encore parler des curieux anomalures ou écureuils volants qui semblent, au crépuscule, planer d'un arbre à un autre comme un tapis enchanté des *Mille et une Nuits*, de la rude morsure des fourmis « manians » qui barrent les pistes de leurs interminables colonnes, de tout un menu monde qui hante les terriers ou la fourche des arbres, et de toutes ces vies secrètes qui s'éveillent à la nuit tombante dans l'obscurité des buissons et des frondaisons.

Il y a aujourd'hui un peu plus de deux ans qu'a pris fin notre mission au Libéria. Ses résultats ont été mis en œuvre. Au début de l'an prochain paraîtra un volumineux mémoire relatif aux questions d'ordre ethnographique et anthropologique. Des enquêtes ont été faites dans cent quatre-vingt-quatre localités sur le peuplement et l'origine des villages ; des tests ont été effectués dans les écoles ; environ six cents individus appartenant aux deux sexes ont fait l'objet de mensurations et d'études anthropologiques. Un croquis d'itinéraire a été relevé à la boussole et apportera un certain nombre de précisions. De nombreux spécimens zoologiques ont été collectés : des mammifères, des oiseaux, des milliers d'insectes, dont plusieurs nouveaux.

Ce n'est évidemment pas sans peine que ces résultats ont été acquis, au cours des marches pénibles dans la boue des marigots, souvent sous une pluie battante, dans des régions où tout abri est illusoire et ne vaut pas qu'on s'y arrête. Le recrutement des porteurs a été une préoccupation constante, fertile en palabres infinies, en retards, en pertes de matériel. Il nous fallut souvent ramasser tout ce qui pouvait nous rester d'énergie pour ne pas abandonner la partie. Nous n'en avons pris pleinement conscience que plus tard. Nous n'étions pas partis avec l'intention de courir une aventure spectaculaire, pleine de sauvages et de chasses périlleuses, et ce fut bien ainsi. Il ne fut jamais question d'une performance sportive.

Si ces quelques lignes peuvent sembler vides d'intérêt romanesque, c'est bien précisément parce qu'au fond la réalité, souvent aussi dure ou aussi émouvante que la fiction, ne peut s'exprimer avec les mêmes termes, que seul existe un effort journalier de tout l'être pour aboutir à ses fins et des sursauts d'énergie pour le défendre contre ce qui peut le menacer. Il n'y aura jamais nulle poésie et nulle littérature pour traduire l'obscure tension des muscles et des nerfs.

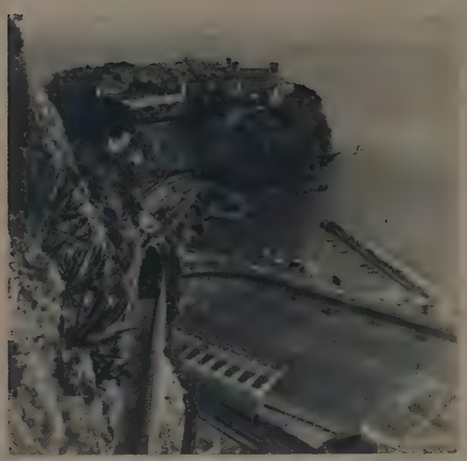
P.-L. DEKEYSER.

Documentation photographique de B. Holas.

SOUS LES JARDINS DE MONACO

VIENT D'ÊTRE LIVRÉ AU PUBLIC

UN MERVEILLEUX PALAIS SOUTERRAIN

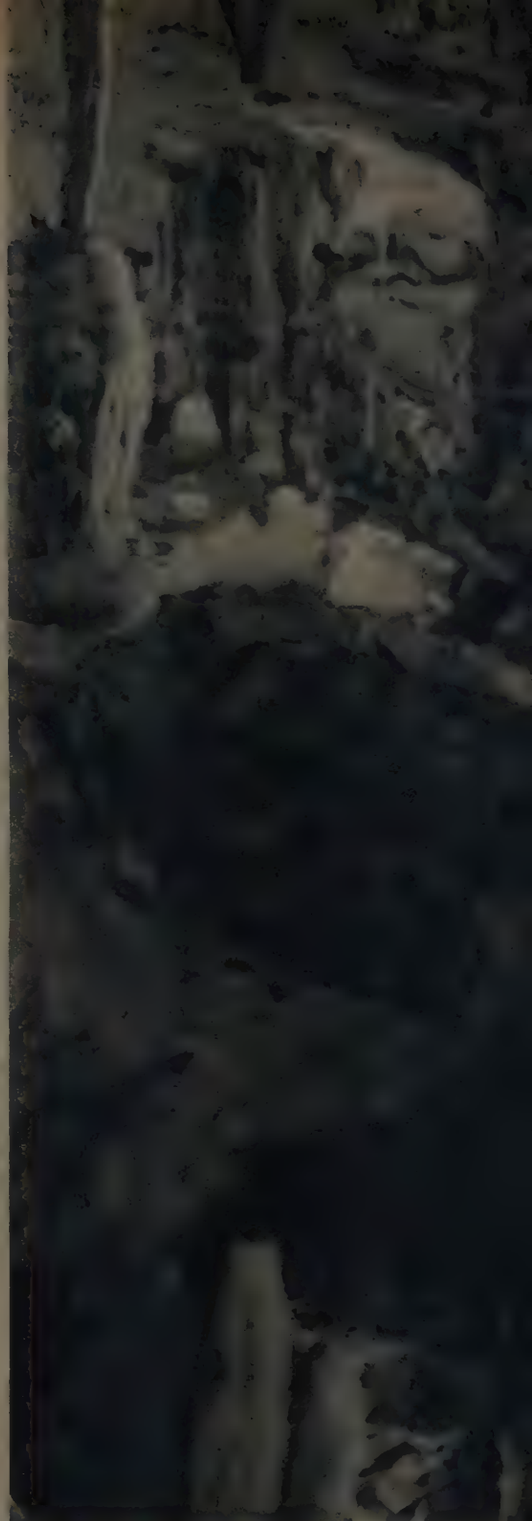


EN SORTANT SUR LA TERRASSE LE VISITEUR PEUT ADMIRER LE MAGNIFIQUE PANORAMA QU'OFFRE, AVEC SON PALAIS PRINCIER, LE ROCHER DE MONACO S'AVANÇANT HARDIMENT DANS LA MER TOUJOURS BLEUE.

Il existe de par le monde des trésors, des trésors qui par un coup de baguette magique surgissent comme dans les contes de fées ; mais ils deviennent de plus en plus rares, l'échelle de notre civilisation ayant changé. C'est pourquoi quand une principauté comme Monaco, grâce à quelques-uns de ses hommes, livre au monde une merveille on ne peut que l'en remercier...

Certes, la présence de grottes dans la région de Menton et de Monaco est connue depuis toujours. Pourtant aucune étude n'en avait été faite avant le début de notre siècle. Le prince Albert Ier, tout en continuant ses magnifiques travaux océanographiques, comprit qu'il possédait dans les territoires voisins de sa principauté un vaste champ d'action pour encourager lui-même cette science naissante. Il revint aux fouilles entreprises en 1846 par son auguste grand-père, le prince Florestan, près de Menton, dans les grottes de Grimaldi. En 1910 il est récompensé de ses efforts par la découverte des squelettes négroïdes connus du monde entier sous le nom de « l'homme de Grimaldi ». Enfin il décide de poursuivre ses études sur son propre territoire et ordonne les fouilles de plusieurs cavernes de Monaco, notamment de celle de l'observatoire. L'entrée de cette caverne se trouvait située à 104 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur les rocs escarpés où il faisait aménager le jardin exotique, bientôt universellement connu. Mettant à profit cette circonstance, le prince Albert demande à M. Louis Notari, auteur du projet du jardin exotique, d'aider Mgr de Villeneuve dans les fouilles qu'il entreprend dans la grotte. Tous deux ne tardent pas à mettre au jour des squelettes de rhinocéros de Merk, de panthères, d'ours des cavernes et de marmottes provenant de la succession de deux faunes, chaude puis froide; pas d'ossements humains, mais un abondant outillage datant de plus de cent mille ans. En 1918 M. Gamerdinger arrive à se glisser dans une fente étroite... et, de galerie profonde en galerie

CELUI QUI POUR LA PREMIÈRE FOIS PÉNÈTRE DANS LES GROTTES ET S'ENGAGE DANS L'ESCALIER CONDUISANT A LA GRANDE SALLE EST ÉBLOUI PAR LA BEAUTÉ DU SPECTACLE QUI S'OFFRE A SES YEUX.



CI-DESSUS : LA GRANDE SALLE, QUI MESURE 50 MÈTRES SUR 30. CI-DESSOUS : LE PORT DE MONACO. L'EMPLACEMENT DE LA GROTTE EST MARQUÉ D'UNE FLÈCHE. CI-CONTRE : DEUX BEAUX ENSEMBLES DE STALACTITES.

LES RESTES D'OURS TROUVÉS DANS LES GROTTES MONTRENT QUE MONACO N'A PAS TOUJOURS EU UN CLIMAT AUSSI AGRÉABLE QU'AUJOURD'HUI.

profonde, de 104 mètres de départ, arrive aux salles inférieures qui devaient, avant les travaux de remblaiement du stade, communiquer avec la mer.

La merveille était découverte, mais elle s'endort de nouveau. Sous terre, pourtant, dans une température constante de 20 degrés, les salles restent vides, les stalactites et les stalagmites gardent toujours leurs secrets millénaires, qu'elles n'ont dévoilés qu'à quelques hommes privilégiés.

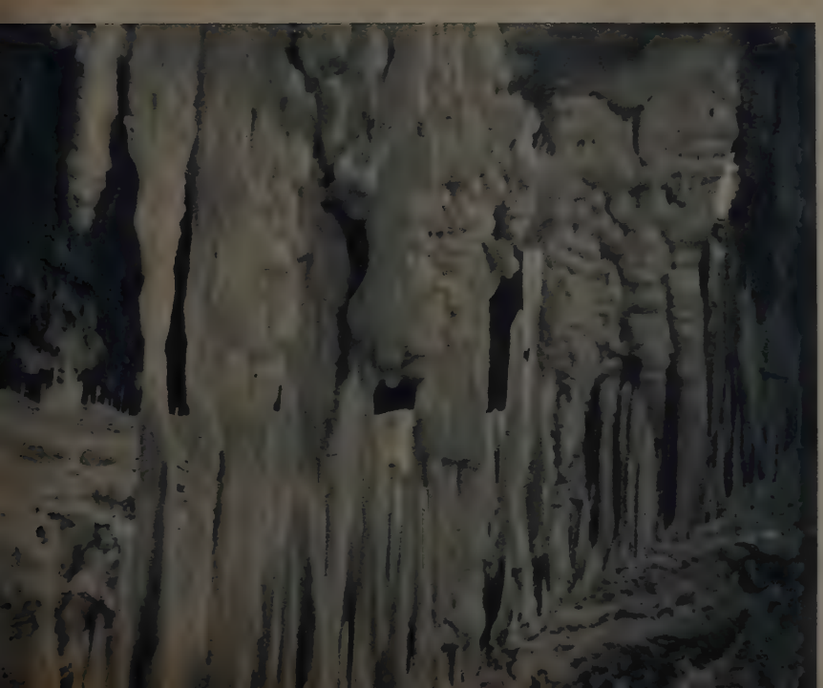
1947. Réveil : sous l'impulsion de M. Barral, conservateur du Musée anthropologique, plusieurs amis recommencent l'exploration.

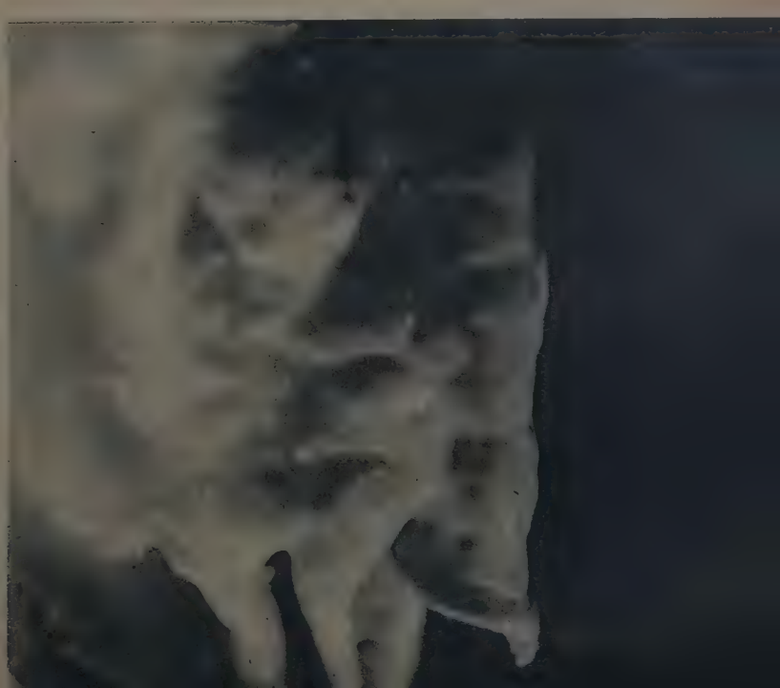
En 1948 M. Barral soumet au maire de Monaco, M. Palmaro, le projet d'aménagement. Sans hésitation, les crédits sont votés.

Forage à la mine, tonnes de cheddite, électriciens, entrepreneurs, équipe d'ouvriers aux outillages modernes remplacent à notre époque la baguette de la fée des contes. Moments palpitants, S. A. S. le prince Rainier peut rendre visite au nouveau palais souterrain de son royaume.

Visiteurs, c'est pour vous que tous ces travaux ont été faits ! Un escalier de trois cent trente-cinq marches vous permettra de descendre dans la grande salle de 50 mètres sur 30 mètres ; vous êtes à cet endroit à plus de 50 mètres sous terre. Des stalactites, des stalagmites magnifiquement éclairées vous montrent, tels des mannequins défilant, leurs silhouettes élégantes. Des colonnes immenses vous donnent une impression de force... Vous penserez à la lenteur de toute leur vie minérale : elles ne gagnent que 17 centimètres cubes par siècle. Vous rejoindrez ainsi petit à petit les messages lointains de la création du monde, et quand vous remonterez de ces secrets du profond de la terre vous serez émerveillés par le contraste de ce lieu unique où tout se rejoint : palais princier, palais souterrain, la mer miroitante, la vie, les maisons, un jardin.

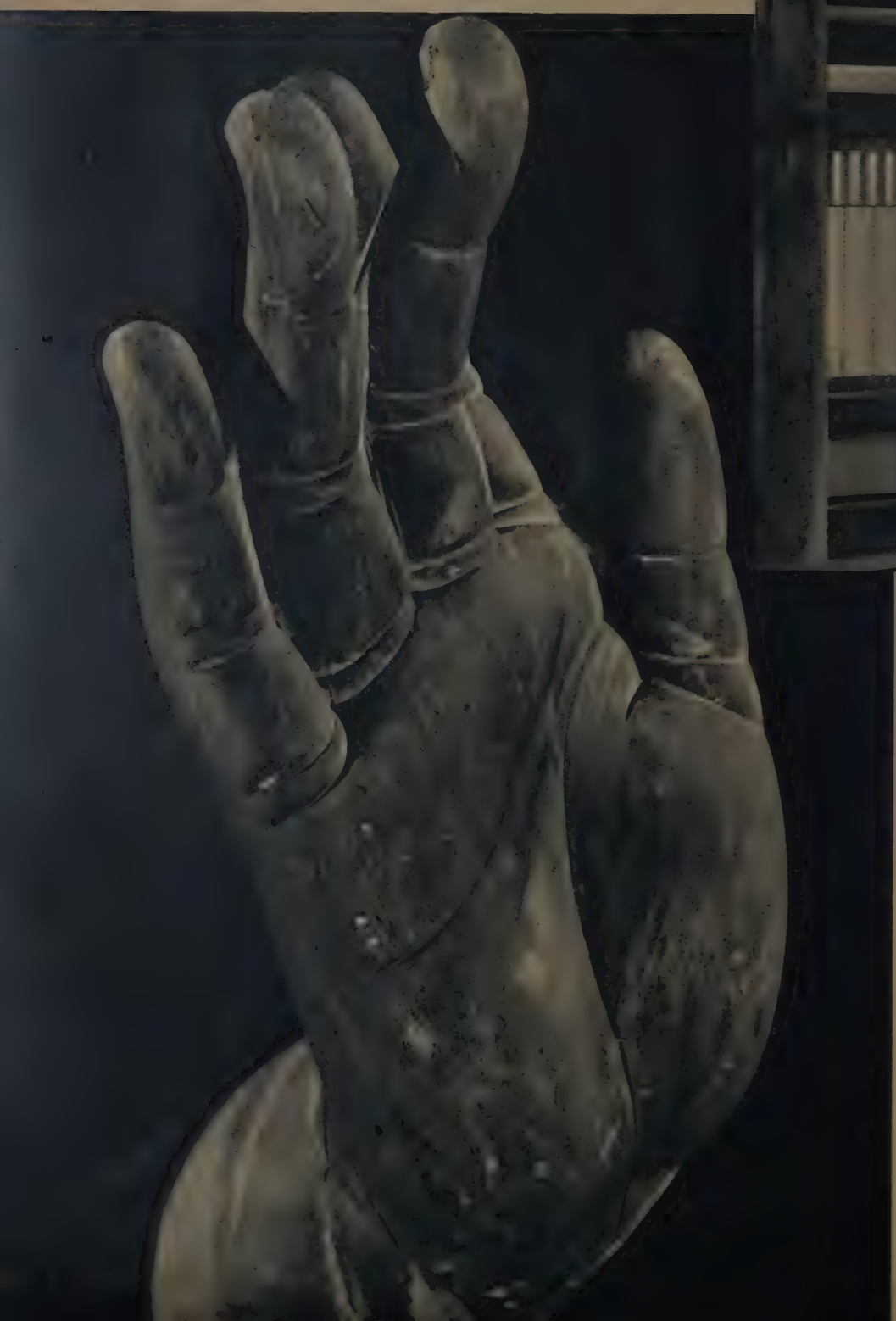
Texte et photographies de Ginette Rouch.

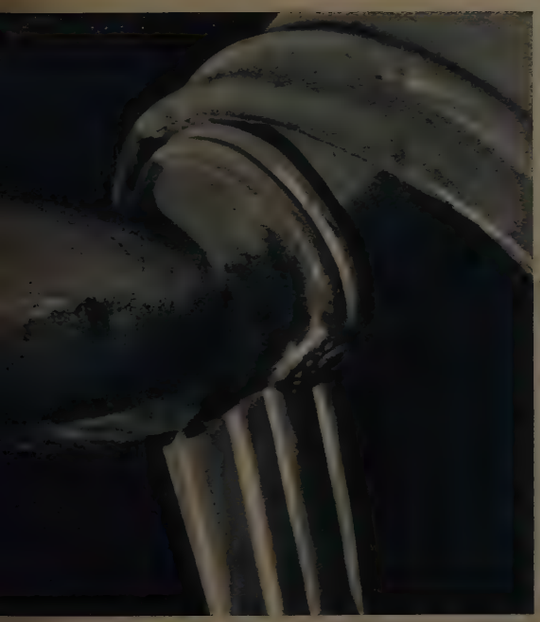




GESTES SYMBOLIQUES

Ci-contre : cette statue en bois recouvert de laque d'une hauteur de 5 m. 36 représente Kivannon aux mille bras. Ci-dessous la main droite dont la paume est tournée vers l'extérieur indique le désir de la divinité de répandre sur le monde ses bénédictions protectrices.





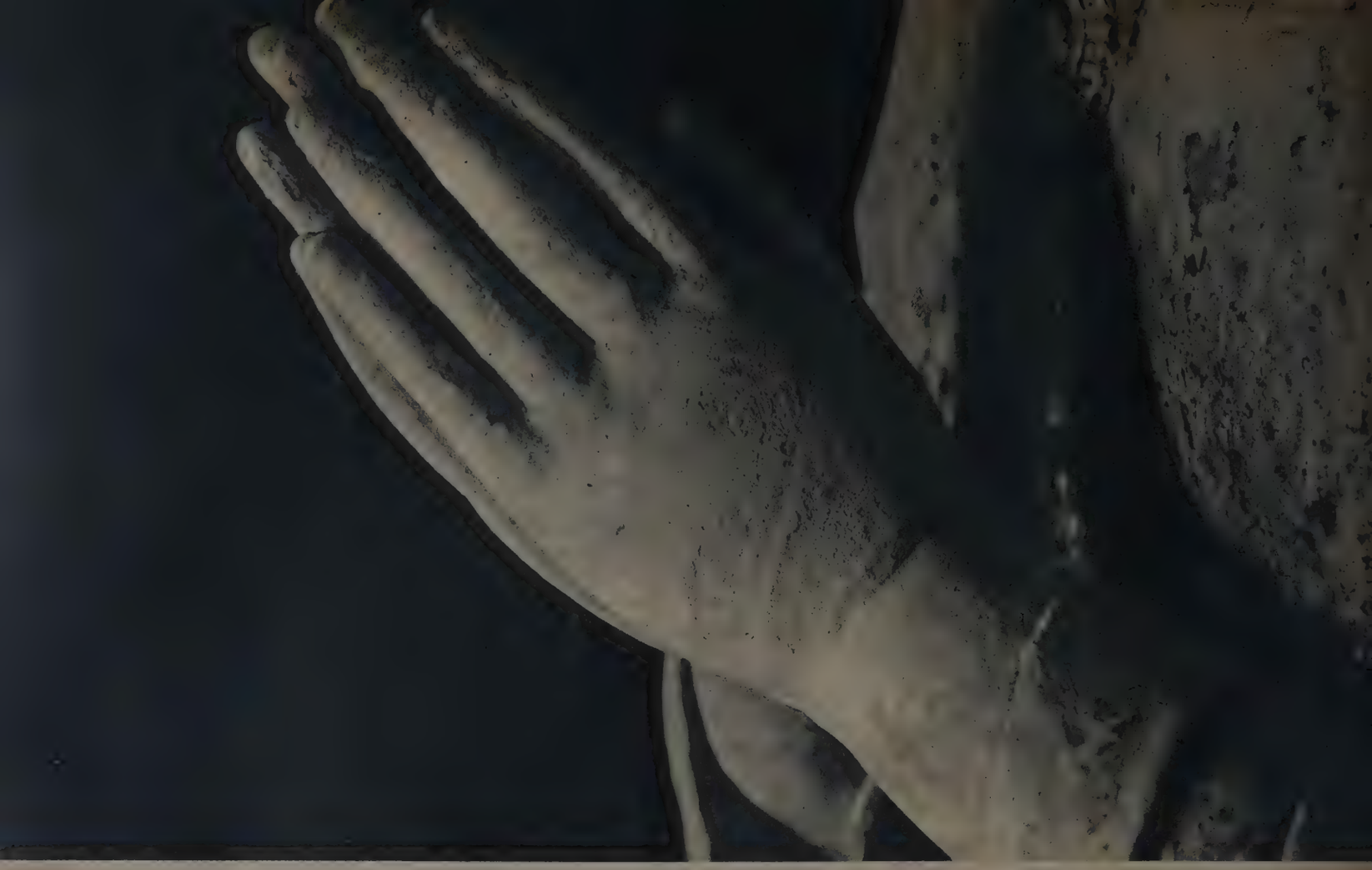
De ce geste la main saisit une corde destinée a attacher les actions mauvaises pour les retenir et les empêcher de s'éparpiller dans le monde.

Ce geste ne parait pas avoir de sens esotérique. Il s'agit vraisemblablement d'un mouvement de la main pendant la conversation.

Personne n'ignore le caractère symbolique de l'art d'Extrême-Orient et la place que les récits sacrés et légendaires tiennent dans l'inspiration des artistes. Les temples et les monuments sont tapissés de sculptures dont les spécialistes s'attachent à pénétrer le sens. Il n'est pas d'ailleurs que la sculpture et la peinture à offrir des aspects cachés. La danse dépasse aussi les apparences.

Les photographies que nous donnons dans ces pages montrent la valeur plastique de certains gestes que l'art japonais reproduit avec la minutieuse élégance qui est la marque de ses patients et ingénieux interprètes. Le « Kivannon aux mille bras » qu'on voit sur l'une de ces photographies remonte à une haute période de la statuaire nippone. Son type monumental n'exclut pas la délicatesse des détails. Cette sorte de couronne de mains dont il est entouré est un exemple du symbolisme qui guide les artistes de l'Asie lointaine. Il n'est pas certain, à vrai dire, que ces mains aux positions variées transmettent toutes des mystères proposés aux recherches des érudits. Cependant la plupart ont assurément une signification ésotérique.

L'un des plus intéressants de ces « jeux de mains » est peut-être celui où apparaît le lotus, fleur sacrée de l'Extrême-Orient, par les comparaisons qu'il impose avec certaines figurations de l'Apollon grec. L'étude de l'action des courants venus des terres lointaines d'Asie sur la pensée et la civilisation helléniques est, on le sait, un domaine passionnant. Tous ces « gestes symboliques » sont d'ailleurs remarquables par leur valeur décorative. Ils apportent le témoignage d'une expression artistique raffinée.



Parmi les multiples expressions que prennent les mains l'imploration est un geste qu'on retrouve souvent. La prière s'exprime par cet élan des deux mains rassemblées en forme de fleurs de lotus.

Le lotus symbolise le soleil. On rapprochera cette main tenant une tige de lotus de certaines statues grecques d'Apollon portant la même fleur.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE OCCIDENTALE ET LA RECONVERSION (*)

III. - L'ALLEMAGNE A PRESQUE ATTEINT SA PRODUCTION D'AVANT GUERRE

Ce monde est fluide. L'Europe ne l'ignore pas. Aussi dénombre-t-elle en hâte les môles solides auxquels elle peut amarrer sa confiance, les piliers de sa force. L'un des premiers qui vient à son esprit est sa propre puissance industrielle, divisée, elle le sait, entre plusieurs nations. L'addition la rassure, mais un doute aussitôt la saisit. Na-t-elle pas appris, dans ses livres de géographie ou d'économie à défaut de souvenirs plus rudes, ce que représente l'Allemagne en ce domaine ? Elle se souvient également des années de guerre, des vagues de bombardiers... Elle garde présentes à la mémoire les images de tout un peuple dégringolant en quelques mois les marches de la puissance, d'une puissance qu'il mit plus d'un siècle à bâtir.

L'Europe se précipite alors sur les statistiques. Elle s'attache particulièrement à l'industrie automobile, cette référence de l'économie. Elle lit : en 1938, avec 369.000 véhicules sortis de ses usines, l'Allemagne se classait au troisième rang dans le monde après les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, mais en 1945 la défaite et les conséquences des hostilités ramenèrent sa production à 6.805 unités. Elle calcule très vite : ce chiffre ne représente plus que 1,8 % de l'année de Munich. Un peu désemparée, l'Europe reprend sa lecture : en 1950 l'Allemagne a fabriqué 306.000 automobiles, camions et autobus — 83 % du chiffre de 1938 — et se hissa ainsi à la cinquième position, n'étant plus distancée — en dehors des pays qui la précédaient douze ans auparavant — que par le Canada et la France.

L'Europe refait ses comptes et évalue non seulement sa propre capacité, mais la part que représente l'Allemagne dans celle-ci.

Ce rétablissement industriel, qui paraît incroyable par son ampleur et sa rapidité, vaut que les étapes en soient suivies. Pour le mieux juger, revenons de quelques années en arrière.

Les hostilités se sont terminées par la cérémonie de Reims. Alliés, Allemands s'interrogent. Après six années de guerre, que reste-t-il de l'industrie automobile de l'Allemagne ?

UNE INDUSTRIE DÉVASTÉE

Des ruines et des ruines, qui ne recouvrent même pas les machines, car celles-ci ont été souvent dispersées aux quatre coins du territoire pour les mettre à l'abri. Sur cinq usines Daimler-Benz : Untertürkheim est détruite à 70 % ; Sindelfingen, à 85 % ; Gaggenau, à 80 % ; Mannheim, à 20 % ; Berlin Marienfelde, actuellement en secteur américain, a eu son matériel presque entièrement enlevé par les Russes pendant que ceux-ci occupaient seuls l'ancienne capitale allemande. A Cologne, Ford, qui a peu souffert des bombardements aériens, a été endommagé par l'artillerie. Borgward, à Brême, est détruite à 80 %. Les deux usines Magirus à Ulm n'existent plus.

Ces destructions matérielles s'accompagnent souvent de la disparition du personnel, qui a reflué lorsque la ligne de feu se rapprochait.

La création des zones va porter un autre coup à cette industrie.

Opel perd son usine ultra-moderne de camions de Brandebourg ; Bussing, ses usines de Berlin-Oberschüneweide, d'Ulbing et de Leipzig ; B. M. W., son usine d'Eisenach ; Auto-Union, la totalité de son actif industriel à Chemnitz, à Zschopau et à Zwickau. Enfin, plusieurs installations restantes sont inscrites sur la liste des démontages.

Comme dans tous les pays où la guerre a passé, il n'est alors qu'une seule tâche : le déblaiement, qui va de pair avec la recherche des machines.

Bientôt des ateliers hâtivement dégagés peuvent réparer le matériel de transport indispensable à la remise en activité de l'appareil économique, à laquelle les Alliés s'attachent. Les Britanniques eux-mêmes, qui ont pris possession de Volkswagenwerk, réussissent à faire fonctionner tant bien que mal cette entreprise.

En même temps les sociétés luttent pour ne pas mourir. D. K. W., exproprié par les autorités soviétiques de son usine de Zwickau, s'installe en zone américaine, à Ingolstadt, dans une caserne. Des plans ont disparu. Ingénieurs, contremaîtres et ouvriers, qui ont réussi à franchir le rideau de fer, les reconstituent de mémoire. Volkswagenwerk, trop jeune pour avoir pu former un personnel ayant une tradition, compte sur le déjeuner chaud que sert la cantine pour maintenir une certaine assiduité de ses ouvriers, dont certains ne restent au travail que vingt-quatre heures !

Ainsi, entre l'instabilité des hommes et la pénurie de matières premières et d'énergie, l'Allemagne s'efforce-t-elle de relever les ruines de ses usines et de tirer parti des ateliers encore debout et non affectés aux réparations pour construire le matériel automobile dont elle a un pressant besoin. Daimler-Benz, Ford puis Opel, en janvier 1948, reprennent ainsi leurs fabrications.

LA RÉFORME MONÉTAIRE

Ces efforts ne sont-ils pas vains ? La situation générale ne laisse pas de le faire craindre puisque Ford, de 30 voitures par jour, retombe à 7. En quelques semaines la situation se redresse grâce à la réforme monétaire du 20 juin 1948 qui revigore l'Allemagne et va lui permettre de définir une politique économique. Le travail n'est désormais plus un leurre. Le charbon sort de la Ruhr, les alternateurs débitent des kilowatts et les fours Martin ou Thomas, de l'acier. La production automobile se relève aussitôt. En juillet 1949 Borgward, d'une superficie de 10 hectares, et reconstruite en moins d'un an, sort sa première Hansa. Un nouveau bond en avant est accompli en 1949. Le résultat se maintient l'année suivante. Quant au mois de janvier 1951, il a permis de constater, sur janvier 1950, une progres-

(*) Voir *France-Illustration* des 24 et 31 mars 1951.

sion de 77 %. Le chiffre de 400.000 véhicules peut être atteint cette année, il représenterait près de soixante-dix fois la production de 1945 !

Cela n'a rien d'impossible. En effet, à Brême, les usines Goliath ont sorti le 15 janvier 1951 leur millième voiture du type G P 700, dont la production en série avait commencé cinq mois plus tôt et doit atteindre mensuellement 2.500 voitures au cours du deuxième trimestre.

Pour obtenir des résultats aussi brillants, l'industrie automobile ne pouvait exclusivement compter sur la production nationale de matières premières, pour laquelle des plafonds avaient été fixés et dont elle avait pourtant absorbé 6,8 % en 1949, alors que les besoins de la reconstruction étaient considérables. Les constructeurs durent, dans de nombreux cas, se procurer à l'étranger ce qui leur manquait. Ainsi la Suisse, la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg, la Suède et la Norvège livraient au Volkswagenwerk des tôles ou des accessoires en échange de voitures. La situation redevient normale, mais il ne faut pas négliger cette aide dans le redressement.

L'ALLEMAGNE ET LES EXPORTATIONS

Nous avons ainsi abordé indirectement le problème des exportations. Comme tous les pays d'Europe, l'Allemagne n'a pas manqué de s'y attacher afin de se procurer devises, matières premières ou équipement. En 1950 elle a réussi à vendre à l'étranger 83.455 véhicules, c'est-à-dire 27 % de sa production, pourcentage un peu inférieur à celui de la France.

Peu à peu l'Allemagne reprend sa place sur les marchés, en Suisse en particulier, où elle arrive désormais en tête.

La Suède est son meilleur client européen avec 20.853 véhicules ; la Grande-Bretagne — 2 seulement — son plus faible acheteur ! La France vient en dixième position. Hors d'Europe, si l'Union Sud-Africaine et le Brésil ont fait l'acquisition du plus grand nombre de voitures allemandes : respectivement 3.007 et 2.406, huit pays n'ont acheté qu'une seule Mercédès ou une unique Volkswagen : Congo belge, Côte de l'Or, Nigeria, Sud-Ouest africain, Israël, Philippines, Salvador, Haïti.

Remarquons à ce propos les conséquences sévères du rideau de fer, puisqu'en 1949 seulement 1,7 % de la production a été destiné à la zone orientale, qui représente pourtant 25 % de la population allemande.

Cette disparition d'une partie du marché intérieur est un levier puissant pour diriger de plus en plus l'industrie automobile vers les exportations. Les chiffres et la proportion que nous avons montrés doivent être considérés comme une première étape, car l'industrie allemande — automobile ou autre — fut toujours orientée vers les marchés extérieurs, et certaines considérations économiques n'ont pas varié.

L'Allemagne produit les matières premières, en particulier l'acier, qui représente 83 % du poids d'une voiture, à des prix de revient très bas. Elle le doit aux mines de la Ruhr, dont le charbon, disposé en couches épaisses et peu tourmentées, est extrait dans des conditions peu onéreuses. Elle le doit à ses installations de transformation de très grandes dimensions (hauts fourneaux, cokeries, batteries de fours, laminoirs), qui autorisent — lorsqu'elles sont convenablement alimentées — une production abondante et à bon marché. Elle le doit à ses charges sociales minimes. Elle le doit aux salaires très bas. Seul facteur défavorable, le minerai de fer, que son territoire recèle en quantités insuffisantes et, de plus, pauvre, mais que la France lui fournit en échange de coke, ou bien la Suède, en contre-partie de produits finis. L'Allemagne, grande puissance métallurgique de vocation, est donc singulièrement bien placée au départ pour posséder une puissante industrie automobile.

Un nouvel élément aussi favorable : l'organisation même de cette industrie automobile intervient ensuite.

Les Allemands, fervents des concentrations gigantesques — verticales (Krupp) ou horizontales : les Vereinigte Stahlwerke, Syndicat du charbon rhéno-wesphalien, quelquefois verticales et horizontales : I. G. Farben Industrie — n'y incorporèrent pas l'industrie automobile. Celle-ci, délibérément placée en dehors de ces armatures pesantes mais fort efficaces dans beaucoup de cas, s'est développée librement, avec le souci, encore accru depuis 1945, d'être le plus apte à produire économiquement. Sa structure ressemble d'ailleurs étrangement à celle de l'industrie automobile américaine.

DE GRANDES USINES... MAIS STRICTEMENT SPÉCIALISÉES

Les sociétés allemandes sont essentiellement des entreprises de montage, qui font largement appel à des fournisseurs extérieurs. Cette tendance est particulièrement marquée chez Ford, qui fabrique ses moteurs, ses boîtes, ses ponts, mais qui achète ses carrosseries et ses accessoires, ou chez Opel, qui produit une partie de son énergie, possède des forges, mais pas de fonderie. En revanche, Borgward fabrique 80 % de ses pièces. Daimler-Benz et Volkswagenwerk se tiennent en position médiane.

Cette structure ne permet de réaliser une production économique que dans la mesure où les fournisseurs ne dispersent pas leurs activités. Or à Friedrichshafen, Zahnradfabrik ne produit que des boîtes et, à Solingen, Kronprinz ne fabrique que des roues. Bosch est le grand spécialiste de l'équipement électrique.

Le rapprochement entre les structures automobiles des Etats-Unis et de l'Allemagne ne dépasse guère ce cadre de l'organisation intérieure. En effet, il y a une différence fort nette dans la manière dont les usines sont réparties à travers le territoire. L'Allemagne n'a pas de capitale automobile, pas plus Detroit que Paris. Berlin n'eut que des ateliers, dont les sociétés qui les possédaient avaient leur siège ailleurs. La Ruhr, qui règne dans les domaines de la sidérurgie et de la métallurgie, n'avait aucune activité automobile particulière jusqu'au moment où Auto-Union vint installer une usine dans d'anciens ateliers de la Rhein-Metall.

Cette dispersion permet de concentrer les logements du personnel à proximité des usines, donc d'éviter les déplacements coûteux et fatigants auxquels sont en général contraints les ouvriers des entreprises similaires de la région parisienne. Elle est évidemment sans répercussion sur la dimension de l'usine, mais permet d'attacher beaucoup mieux le personnel à l'entreprise, puisqu'elle limite géographiquement l'offre et la demande de main-d'œuvre. Il y a donc là un élément de stabilité qui n'est pas sans intérêt sur le plan social. En outre il faut y joindre, toujours dans un souci de décentralisation, la création, dans le rayon de chaque grande entreprise, d'ateliers locaux qui alimentent les usines principales en pièces de petites dimensions. Ainsi, l'industrie automobile a des racines profondes dans la vie allemande.

A tous ces facteurs, déterminant une production bon marché, s'oppose par contre le rendement, c'est-à-dire le nombre d'heures de travail nécessaire à la fabrication d'un véhicule, qui reste supérieur à celui des autres nations automobiles. C'est une séquelle des hostilités, mais rien ne permet de penser que cette situation se prolongera.

Nous avons vu la structure générale de l'industrie automobile allemande, les conditions économiques qui président à son fonctionnement, son rétablissement. Essayons maintenant d'en faire apparaître quelques traits, de lui donner un visage.

LES CINQ « GRANDES »

Si de nombreuses entreprises, découlant en général d'affaires anciennes et réputées de constructions mécaniques, possèdent d'importants départements automobiles, plus particulièrement de poids lourds et d'autobus, par exemple : Hanomag à Hanovre, Magirus à Ulm, Henschel à Cassel, si des établissements ont acquis en moins de vingt ans une renommée certaine : Tempo à Hambourg, Gutbrod à Plochingen, cinq sociétés dominent la production automobile allemande : Daimler-Benz, Volkswagenwerk, Ford, Opel et Borgward, correspondant à Renault, Citroën, Peugeot.

Daimler-Benz, dont la marque est Mercédès-Benz, résulte de la fusion, au mois de juin 1926, de la Daimler Motoren Gesellschaft et de la Benza C° A. G., qui furent créées respectivement par Gottlieb Daimler, dont le premier moteur à explosion fut breveté le 16 décembre 1883, et par Carl Benz, dont la première automobile fut brevetée le 29 janvier 1888. C'est donc l'une des plus anciennes entreprises automobiles du monde, au même titre que celles de Panhard ou de Louis Renault. Elle reste la première marque allemande et a produit 68.000 voitures en 1950.

Volkswagenwerk, qui fabrique le plus grand nombre de voitures, a connu un des plus étranges destins de l'industrie automobile moderne. Il mérite d'être rappelé. Quelques années avant la seconde guerre mondiale, le docteur Porsche créait un modèle de conception fort hardie, dont la consommation, les frais d'entretien et la robustesse devaient en faire la voiture de tout le monde, « Volkswagen », à condition qu'elle fût produite en grande série. Cette automobile séduisit les dirigeants de l'Allemagne hitlérienne, qui décidèrent, sous les auspices du « Front du travail », d'en doter le plus grand nombre possible d'Allemands par simple retenue sur les salaires. Il fut donc convenu de construire, au milieu des champs et des bois, à 30 kilomètres de Brunschwick, en bordure du Mittelandkanal, qui relie le Rhin à l'Elbe, et de la voie ferrée Hanovre-Berlin une usine capable de produire 150.000 voitures par an. Sa situation permettait de recevoir à bas prix, par chalands ou trains, l'acier et le charbon de la Ruhr. A la construction de l'usine s'adjoignit celle d'une ville pouvant loger 100.000 habitants (personnel et famille), baptisée Wolfsburg.

Cette gigantesque entreprise fut commencée en 1938.

En 1940, après trois ans de travail acharné, la guerre interrompit les travaux, qui étaient en général à 50 % d'achèvement, mais plus avancés dans le domaine industriel que dans celui du logement. Grandiose par sa conception, sévère par son architecture, l'usine de Wolfsburg, la plus grande et la plus moderne d'Europe, paraît capable de doubler la production des Volkswagen, qui atteignit 83.000 véhicules en 1950.

En 1925 était fondée la Ford Motor Company A. G. Berlin, au capital de 5 millions de marks, qui devait monter des automobiles avec des éléments fabriqués à Detroit. En six années, 41.000 voitures furent ainsi produites sur la première chaîne qui fonctionna en Allemagne. Cette activité s'interrompit lorsque, pour mieux satisfaire aux goûts allemands, fut construite à Cologne une usine Ford chargée de produire des voitures spécifiquement allemandes, dont la première sortit le 4 mai 1931. Ford-Cologne atteignit sa production maximum en 1938-1939 avec 40.000 voitures annuellement, contre 24.500 en 1950, soit 300.000 unités depuis bientôt vingt ans.

Sur la rive gauche du Main, à 12 kilomètres de Mayence et à 26 kilomètres de Francfort, à Rüsselheim, s'élève Opel, société allemande, mais liée étroitement à la General Motors, qui a sorti 60.000 voitures en 1950.

La plus jeune des cinq « grandes » est Borgward, à Brême, dont l'animateur, Carl F. W. Borgward, construisit sa première automobile en 1924, un engin à trois roues, le « Blitz Karren ». En 1928 Borgward fonda l'usine Goliath, acheta l'année suivante la majorité des actions d'une société plus importante, la Hansa-Lloyd, fusionna en 1931 les deux entreprises, qui ne prirent leur raison sociale définitive, sous le nom de leur président, qu'en 1938. Borgward emploie 6.500 ouvriers et a fabriqué 8.744 Hansa en 1950.

Bien que l'Allemagne puisse revendiquer avec Gottlieb Daimler et Carl Benz une place de choix dans la création de l'automobile, elle n'acquit en ce domaine une grande puissance industrielle et ne devint elle-même une nation « motorisée » que bien après la Grande-Bretagne et la France, il n'y a guère plus de quinze années.

Avant la seconde guerre mondiale elle distançait largement la France et partait alertement sur les traces du Royaume-Uni. En six ans, de 1945 à 1951, elle a pratiquement effacé les conséquences de sa défaite.

Où d'autres sollicitent humblement l'aide financière de l'Etat, l'Allemagne obtient les capitaux dont elle a besoin pour l'équipement de ses industries automobiles en vendant à bas prix sur les marchés extérieurs. Elle se procure de la sorte des devises, et à prix élevé, dans les limites de ses frontières, ce qui lui assure des bénéfices importants.

Où d'autres cherchent à vaincre par la technique la plus poussée et l'élégance des carrosseries, elle offre une certaine rusticité, mais aussi des prix de vente moins élevés, ce qui n'est pas négligeable.

Grâce à ses capacités économiques traditionnelles et à ses structures industrielles qui réduisent les frais généraux, l'Allemagne semble donc singulièrement bien placée pour devenir, peut-être, la première puissance automobile du continent européen. Les prochaines années nous le diront.

René Pollier.

HOMMAGE A ANDERSEN

PRINCE DES CONTEURS

PAR J.-S. ALEXANDRE

Les auditeurs de radio en langue française qui le 2 avril, à 21 h. 10, ont réglé leur récepteur sur la chaîne parisienne de la radiodiffusion française, se sont trouvés transportés dans la maison natale de H. C. Andersen, à Odense (Danemark). Des voix françaises leur ont décrit l'endroit où il naquit, le 2 avril 1805. Fils d'un ouvrier cordonnier et d'une blanchisseuse, Danois par sa naissance, il devint citoyen du monde par le rayonnement de son œuvre.

L'universalité d'Andersen donna au journal de Copenhague *Ekstrabladet* l'idée de faire participer le monde entier à la commémoration de sa naissance, avec le concours de la radio danoise et d'une radio étrangère, différente chaque année. Cet hommage lui fut rendu l'an dernier par la B. B. C.

Cette année, après lecture d'un message de M. Vincent Auriol, président de la République, Mlle Jeanne Moreau, la plus jeune pensionnaire de la Comédie-Française, assise dans le fauteuil d'Andersen, devant sa table de travail, a dit deux de ses contes : *les Habits neufs de l'empereur* et *la Princesse au petit pois*. Elle a attesté ainsi la présence d'Andersen au cœur de notre siècle. Présence due sans doute à ce que ses personnages et même les plus humbles objets acquièrent sous sa plume une personnalité rayonnante.

Sur ses vieux jours, parlant de son travail, Andersen a dit : « Le conte se trouvait dans ma pensée comme un grain de froment ; il suffisait d'une averse, d'un rayon de soleil, d'un parfum d'absinthe et il fleurissait. » Andersen n'écrivait pas uniquement pour les enfants : « J'attrape une idée pour les vieux, je la raconte aux petits, mais je n'oublie pas que le père et la mère l'écoutent et qu'il faut un peu penser à eux. » C'est pourquoi, au fil de ces aventures qui ravissent les enfants, l'adulte découvre des vérités d'autant plus profondes qu'elles sautent moins aux yeux.

L'obscurité de sa naissance et la gloire de son âge mûr ne devaient pas être le seul paradoxe de sa vie. Andersen voyageait beaucoup. De passage à Paris en 1833, il descendit à l'hôtel Vivienne, rue Vivienne ; en 1843, à l'hôtel de Valois, rue de Richelieu. Il fut fêté par Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, Alfred de Vigny, Victor Hugo. Il eut dans toute l'Europe d'innombrables admirateurs, des amis empressés, mais pourtant, lui si aimant, ne gagna pas un seul amour. Sa passion la plus douloureuse fut celle qu'il conçut pour la célèbre cantatrice Jenny Lind, le « rossignol suédois ». Peut-être cette infortune lui épargna-t-elle des amours banales ou qui, en tout cas, auraient pu altérer son inspiration. Quoi qu'il en soit, sa vie fut telle que l'exigeait son œuvre. L'émouvante et pensive petite sirène que le sculpteur Edv. Eriksen a assise sur une roche du rivage de Langelinie, à Copenhague ; la belle ballade pour piano de Pierre Maillard, inspirée aussi par la petite sirène ; un ballet du compositeur danois Knudaage Riisager ; les dessins de Victor Brockdorff qui illustrent une nouvelle édition française des contes (Messageries du livre et Presses de la Cité), entre autres œuvres, attestent qu'Andersen inspire aujourd'hui plus encore qu'en son temps tous les moyens d'expression artistique.

EN HAUT : QUELQUES OBJETS FAMILIERS EXPOSÉS DANS LA MAISON NATALE D'ANDERSEN.

LA MAISON DU CONTEUR (A GAUCHE), DANS LA CHARMANTE PETITE VILLE D'ODENSE, A ÉTÉ TRANSFORMÉE EN UN MUSÉE QU'ONT VISITÉ TOUS LES JEUNES DANOIS.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LES CENTAURES »

L'entreprise de décentralisation dramatique menée, sous les auspices de la direction des Arts et des Lettres, par des groupements comme la Comédie de Saint-Etienne ou le Centre dramatique de l'Est, ne portera vraiment ses fruits que lorsque des auteurs nouveaux, des pièces nouvelles nous viendront par le canal de la province. C'est pourquoi il faut se réjouir que le théâtre de l'Athénée, offrant l'hospitalité à la troupe de M. André Clavé, nous propose un auteur à sa première pièce : M. Max Campserveux et *les Centaures*. Ce drame en trois actes et sept tableaux était difficile à monter, d'abord en raison des nombreux décors, ensuite par l'importance de la distribution. La question des décors a été assez heureusement résolue, dans l'ensemble, par Mme Francine Gaillard-Risler. Pour une pièce très imagée, dont les différents tableaux sont, sur le mode shakespearien, répartis dans l'espace, mieux vaut suggérer une vision que l'imposer. Une chambre dans un château du XVIe siècle sera ainsi très suffisamment évoquée par une fenêtre aux carreaux bariolés en losange, une table et un chandelier, tandis qu'un cavalier courant à travers la campagne ne montrera que la tête et les épaules, le reste du corps et sa monture étant dissimulés par une haie.

Sur le plan technique je ne vois donc à peu près que des compliments à faire à M. André Clavé, qui est un metteur en scène habile et qui a seulement le tort d'imiter le chœur antique en faisant déclamer des récitatifs par plusieurs personnages, notamment à l'entrée de jeu.

Cela dit, que valent *les Centaures* ? La pièce n'est certes pas indifférente. M. Max Campserveux a choisi un sujet historique à quoi il a pensé trouver des équivalences dans nos temps troublés. Poltrot de Méré, calviniste convaincu, veut tuer le duc de Guise, ennemi de la Réforme et qui, à ses yeux, exerce sur le roi Henri II une influence néfaste. L'amiral de Coligny l'y encourage, mais voudrait qu'il usât du poison et n'avouât pas sa collusion avec les chefs protestants. Découvert par de Guise, celui-ci le laisse aller. Poltrot revient à son manoir d'Angoumois, où sa mère lui reproche sa prétendue trahison. La vérité, c'est que l'argumentation de Guise l'a troublé, mais lorsqu'il apprend que le duc se glorifie de sa grandeur d'âme il revient à son dessein premier. Il supprime de Guise de sa main et supprimerait aussi bien Coligny, car il estime que le bon peuple est victime des chefs de factions. Mais, sur l'intervention du connétable de Montmorency, il se rétracte devant le tribunal. Il veut bien être sans complices, puisque l'assassinat du duc de Guise a rendu la paix possible. Son sacrifice n'aura pas été vain.

On pourrait reprocher à M. Max Campserveux de n'avoir pas su resserrer son action et surtout de n'avoir pas mis en relief les côtés les plus saisissants de son sujet. Deux ou trois scènes de qualité montrent ce qu'il aurait pu faire : la conversation entre Poltrot de Méré et Coligny, celles du même Poltrot avec le duc de Guise ou avec le connétable de Montmorency. Mais la plupart des autres ne sont pas aussi significatives qu'on l'eût souhaité. Peut-être, d'ailleurs, un certain manque de brio de la part des acteurs contribue-t-il à noyer la pièce dans une espèce de grisaille ; MM. François Darbon et Vandéric, par exemple, m'avaient paru bien meilleurs dans leurs précédentes créations. Ils manquent ici à la fois de conviction et de rayonnement. Le meilleur est justement M. Pierre Viala, qui tient le rôle de Méré.

On a beaucoup discuté la scène du cauchemar, au cours de laquelle Poltrot de Méré, hésitant à tuer de Guise, voit se dresser autour de son lit les cavaliers d'un jeu d'échecs — les centaures du titre — grandeur naturelle. Je crois que ce n'est pas seulement la mise en scène qui se trouve ici défaillante, mais le texte lui-même, car si M. Campserveux a de l'imagination, son style manque de cette riche substance verbale qui impose à l'auditeur.

Ce que je viens d'en dire témoigne cependant que le spectacle monté par le Centre dramatique de l'Est mérite d'être vu.

FRANK VILLARD A ÉTÉ ÉLU PAR UN JURY FÉMININ LE PLUS ÉLÉGANT JEUNE PREMIER. LE BON TON VESTIMENTAIRE L'AUTORISE-T-IL A METTRE LES PIEDS SUR LA TABLE ?

UN « GANGSTER » PRÉSENTE PARIS A SA FEMME

HUMPHREY BOGART, LE GANGSTER LE PLUS DOUX DE L'ÉCRAN AMÉRICAIN — MALGRÉ SES ROLES DE « DUR » — EST A PARIS, OU IL VIENT POUR LA PREMIÈRE FOIS, ACCOMPAGNÉ DE SA FEMME, LA TROUBLANTE LAUREN BACALL.

UN JOLI PÉCHÉ

GEORGES MARCHAL A HISSÉ SUR SON CAMION DANY ROBIN. C'EST UNE SCÈNE DU FILM « LE PLUS JOLI PÉCHÉ DU MONDE ».

UNE CROIX MÉRITÉE

L'ARTISTE EDWIGE FEUILLÈRE A REÇU LE RUBAN ROUGE. LA GRANDE DAME DU CINÉMA FRANÇAIS MÉRITAIT BIEN CETTE CROIX.

Soirs de Paris

Les vacances de Pâques ! La grève des transports ! Le soiriste, s'il ne villégiature pas entre Cannes et Monte-Carlo, n'a plus qu'à camphrer son smoking ; mais ce serait une erreur de penser qu'il ne se passe rien à Paris.

Humphrey Bogart est parmi nous. Il est accompagné de sa ravissante femme, Lauren Bacall. A force de l'avoir vu manier le revolver dans les films américains, nous nous imaginions qu'Humphrey Bogart était une terreur. C'est un homme paisible. Depuis des années il rêvait de connaître Paris, et lorsqu'en 1918 il arriva à Saint-Nazaire — en marin de l'U. S. Navy — il essaya bien de passer quarante-huit heures dans notre capitale, mais ne put obtenir une permission. Maintenant il a une « suite » au Ritz et dès le lendemain de son arrivée il accompagna Lauren Bacall chez Christian Dior. « Une très jolie collection », fit-il, « et un après-midi extrêmement cher ! », ajouta-t-il.

Place de la Concorde. La nuit. Il pleut. Les badauds s'approchent de l'hôtel de Crillon, inondé de lumière. C'est une débauche de sunlights. Un camion s'arrête devant l'hôtel et Dany Robin en descend, aidée par un chauffeur. Encore la grève des transports ! Non, le chauffeur n'est autre que Georges Marchal, et tous deux tournent, sous la direction de Gilles Grangier, *le Plus Joli Péché du monde*. Si le titre de ce film doit évoquer Dany Robin, nous sommes d'accord. Un bien joli péché !

Odile Versois (Mlle de Poliakoff) a épousé Jacques Dacqmine. Ce n'est pas une scène de film, mais un vrai mariage à la mairie du IXe arrondissement,

«ŒDIPE» D'ANDRÉ GIDE VA REVIVRE AU MARIGNY

AVANT L' « ŒDIPE » D'ANDRÉ GIDE, AU THÉATRE MARIGNY, Mme LAMBERT, FILLE D'ANDRÉ GIDE, ET SON MARI (A DROITE) SONT VENUS ASSISTER A UNE RÉPÉTITION. JEAN VILAR DIT LE TEXTE. M.-H. DASTÉ ÉCOUTE.

CURIEUX MOINE !

CARETTE, FRANÇOISE ROSAY, CAUSSIMON, FERNANDEL ET JACQUES CHARON (CACHÉ) DANS « L'AUBERGE ROUGE », QUE RÉALISE CLAUDE AUTAN-LARA.

LE MARIAGE DU JOUR

ODILE VERSOIS A ÉPOUSÉ JACQUES DACQMINE. ILS SONT AUX BALÉARES.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

avec un vrai discours d'adjoint au maire et de véritables signatures de témoins : Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault.

Les photographes ne sont pas admis dans la salle des mariages. On vous le disait bien : de vrais acteurs peuvent aimer la discrétion. Après tout, ils ne jouent pas... ils se marient !

Edwige Feuillère vient d'être nommée chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction réjouira tous ceux qui aiment et admirent cette belle artiste. Par ses créations scéniques, hors de nos frontières, dans ses films, si souvent projetés à l'étranger, Edwige Feuillère a toujours servi l'art dramatique français. Son ruban rouge soulignera les mérites de cette grande comédienne qui est aussi une grande dame.

Fernandel en moine ? Pourquoi pas ! Et dans *l'Auberge rouge* il tourne sous la direction de Claude Autan-Lara... ce qui est une garantie certaine de qualité.

Ce pauvre moine arrivera un soir dans une auberge où l'on assassine tout le monde. Rassurons-nous, Fernandel sera sain et sauf. Il est essentiel qu'il soit vivant dans le film... et jusqu'au mot FIN !

Frank Villard est le jeune premier le plus élégant de l'écran français. Ainsi en a décidé un jury de vedettes féminines. Elles ont voté par téléphone. Puis, le devoir accompli, elles sont allées déjeuner au Club de Paris pour parler d'autre chose.

Excellente formule !

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « MELODY COCKTAIL »...

LA fécondité de Walt Disney fera l'émerveillement de la postérité. Même en tenant compte des six cents collaborateurs que son studio emploie et qui doivent comprendre, en dehors des techniciens, quelques artistes créateurs, on comprendra difficilement que depuis vingt-cinq ans, dans un genre beaucoup plus limité qu'il ne paraît à première vue, le même homme ait produit de douze à quarante-huit bobines de pellicule, qu'il se soit tantôt répété sans lassitude pour lui ni pour les autres, tantôt renouvelé en faisant preuve d'autant d'imagination dans l'invention de procédés originaux que dans le remplacement de ses propres poncifs. Si l'on ajoute que ce prodigieux génie a si bien marqué de son empreinte le dessin animé que, depuis 1930, il n'est pas un de ses concurrents, aussi bien en U. R. S. S. qu'à Hollywood ou à Paris, qui ne l'ait systématiquement imité et qu'aucun n'a été capable d'ouvrir une voie différente de la sienne, on admettra qu'il y aura là, plus tard, matière à stupeur admirative.

Pour l'instant il en est tout autrement. Nous estimons qu'il va de soi que chaque saison nous soit projeté un ou deux longs métrages de Walt Disney, et, si nous devions manifester une surprise, elle serait provoquée par la disparition des courtes bandes de Mickey, Pluto et Donald — auxquelles il semble que leur auteur ait renoncé plus pour des considérations industrielles de prix de revient que par impuissance créatrice. Lorsque nous voyons un nouveau dessin animé, une des deux réactions suivantes s'opère dans notre esprit : ou bien le sortilège agit comme par le passé et, bien que nous ayons éprouvé pendant la projection une joie bien plus grande que celle que procure un autre film, nous sortons en déclarant avec mépris : « C'est toujours la même chose ! » ou bien il n'agit pas ou pas aussi puissamment et nous estimons que Walt Disney a beaucoup baissé. De sorte qu'il n'y a peut-être pas à l'heure présente un réalisateur aussi constamment sous-estimé. Ce qui n'empêche pas ses films d'obtenir le plus grand succès, car, par bonheur, une classe considérable du public ne partage pas ce désenchantement : ce sont les enfants et les jeunes qui — et pour cause — ne peuvent comparer ni les *Sillies Symphonies* de 1932 à *Melody Cocktail*, ni leurs impressions d'il y a vingt ans à celles d'aujourd'hui et, par conséquent, découvrent Walt Disney sans plus connaître la satiété que nous ne le faisions autrefois.

... « CONGO, SPLENDEUR SAUVAGE »...

Au même programme figure un documentaire au sujet duquel il convient tout de suite de préciser qu'il n'appartient pas à cette série du monde réel brillamment inaugurée par Walt Disney avec *l'Ile des phoques* et *la Vallée des castors*. Dû à deux cinéastes explorateurs qui ne s'étaient pas fait connaître jusqu'ici, *Congo, splendeur sauvage*, est loin d'être un banal récit de voyage, et il contient quelques séquences qui en feront sans doute un classique du film exotique.

Ainsi, les évolutions des hippopotames cinématographiées sous l'eau où ces monstres prennent une grâce et une légèreté inattendues ; la chasse à l'antilope et à l'autruche capturées au lasso ; et surtout le combat singulier du rhinocéros et du camion, le premier fonçant sur le second et finissant par le culbuter d'un coup de corne.

Mais le film présente un autre intérêt. Il a été tourné en technicolor. Comme toujours lorsqu'il s'agit d'extérieurs, les couleurs sont hideuses et aussi peu naturelles que possible. Mais comme ce sont des paysages qui, pour la plupart d'entre nous, ne nous sont pas familiers, nous demeurons indifférents au côté artificiel. Et, par contamination, nous en venons à nous demander si une esthétique de la couleur à l'écran ne se dégagerait pas plus aisément de certaines juxtapositions de teintes qui révoltent nos habitudes, mais qui produisent un indiscutable effet de choc dramatique, plutôt que de l'imitation maladroite des recettes de la peinture.

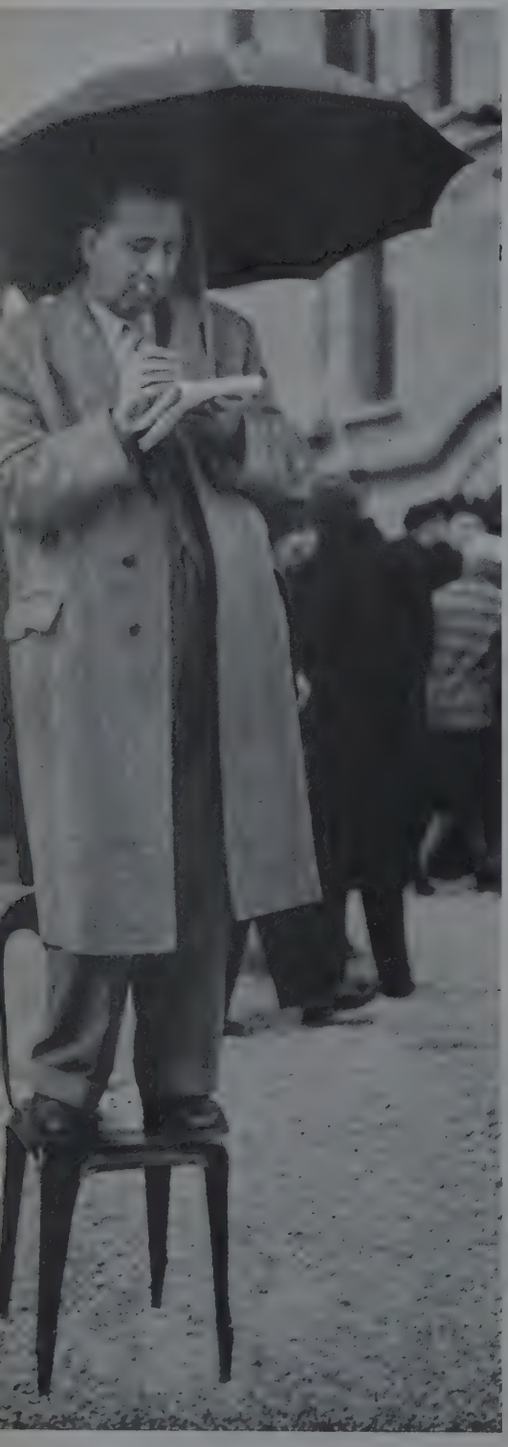
... ET « TRIO »

Devant le succès de *Quartet*, les Britanniques ont récidivé et ils ont fait un film de trois nouvelles de Somerset Maugham, que le romancier en personne a tenu à présenter et à commenter brièvement. Cette formule de film à sketches possède un avantage certain : quelque différents que soient leurs sujets, l'ensemble possède l'unité nécessaire, à savoir l'empreinte de la philosophie cynique et compréhensive de l'auteur.

Les nouvelles de Somerset Maugham ont une qualité qui les désigne naturellement pour l'adaptation à l'écran. Elles décrivent avec une fidélité pittoresque un milieu que l'écrivain connaît par expérience personnelle : en l'occurrence les petits boutiquiers londoniens, un sanatorium écossais, les paquebots qui relient l'Angleterre aux Indes. Cette peinture nonchalante et humoristique semble se suffire à elle-même, mais elle ne fait que déguiser le récit d'une anecdote montée avec autant de précision qu'un mécanisme d'horlogerie : le trait final éclate comme un feu d'artifice.

La réalisation et l'interprétation sont dans la meilleure tradition britannique : rien d'exceptionnel, pas de virtuosité, sinon pour escamoter les effets et se tenir toujours un ton au-dessous du registre qu'on escompterait. Mais une sûreté infaillible dans le choix du détail et des acteurs, dont le physique seul exprime la personnalité sans qu'ils doivent se donner la peine de jouer.

MALGRÉ LE PRINTEMPS TARDIF, LES PASSIONNÉS DU « TURF » ET LES PARISIENNES SE PRESSÈRENT, LE 1er AVRIL, A LA RÉOUVERTURE DE LONGCHAMP. LES AVERSES N'EURENT D'AUTRE EFFET QUE DE FAIRE S'ÉPANOUIR LES PARAPLUIES.



LE JOCKEY DOYASBÈRE AUX BALANCES. IL MONTAIT TANTIÈME, DÉJA VAINQUEUR DU PRIX DE L'ARC-DE-TRIOMPHE...

... ET QU'ON VOIT RENTRANT AU PADDOCK APRÈS SA VICTOIRE DANS L'UNE DES PRINCIPALES ÉPREUVES : LE PRIX GANAY.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

TENNIS

Le tournoi international de tennis de Monte-Carlo, qui est, à Pâques, le traditionnel rendez-vous des toutes premières raquettes, a été à la hauteur de sa réputation. Comme il était prévu, ce furent les joueurs américains qui trustèrent les victoires et luttèrent entre eux dans les finales remportées, en simples, par Straight Clark et Doris Hart sur Kovaleski et Joan Fry.

A l'occasion de ce tournoi Robert Abdesselam nous a fait part de son impression sur la forme actuelle des champions :

Les tournois d'Egypte — Le Caire et Alexandrie — ont sérieusement éprouvé beaucoup d'entre nous ; Drobny, qui s'est dépensé sans compter dans son pays d'adoption, où il a d'ailleurs accumulé les victoires, a dû, fatigué, déclarer forfait dans le simple, aux immenses regrets des organisateurs et du public.

Pour ma part j'ai la conviction qu'il l'aurait encore emporté ; aujourd'hui qu'il semble dégagé du complexe qui lui a joué tant de vilains tours, il est incontestablement le meilleur joueur du monde ; il a acquis plus de régularité au fond du court, et il peut maintenant déclencher droit devant lui, le long de la ligne, ce revers meurtrier qu'il coupait auparavant en le croisant.

Il ne faut pas croire pour cela que la principale épreuve fut décapitée ; je dirai même que son intérêt n'en fut nullement diminué.

Budge Patty, sa cheville l'ayant tenu à l'écart pendant six mois, se remet progressivement ; il ne sera lui-même que dans quelques semaines ; il le sait d'ailleurs parfaitement ; ses efforts seront mesurés.

Savitt est évidemment très dangereux, car sa puissance de frappe au fond du court est réellement extraordinaire ; mais ce géant commet de lourdes maladresses à la volée ; je ne serais pas surpris s'il décevait ceux qui l'ont sacré champion du monde après ses victoires en Australie et à San Remo ; dans ce dernier du moins ses victimes étaient à court d'entraînement ; n'a-t-il pas été ensuite sévèrement battu deux fois par Drobny en Egypte ?

Straight Clark, qui en Amérique a déjà des victoires sur Mulloy et Seixas, est très dangereux, quoique peu familiarisé avec notre terre battue ; c'est un voleyeur de premier ordre. Sa victoire a prouvé sa grande classe.

Hal Burrows m'a semblé au fond du court d'une solidité à toute épreuve ; il fera certainement quelques beaux dégâts parmi ses adversaires les plus cotés.

Les chances de Bernard Destremau et les miennes étaient bien précaires, car l'Egypte m'a quelque peu éprouvé, mais j'ai eu la chance d'y battre Kovaleski.

Parmi les dames, Fry, sur terre battue, est presque aussi forte que Hart et Brough, laquelle ne se retrouva que sur l'herbe. Quant à la nouvelle venue, Beverley Bakker, je ne puis encore la juger, mais sa qualité d'ambidextre (à la manière exactement de notre vieil ami Stefani) lui vaut un gros succès de curiosité.

HIPPISME

La réouverture de Longchamp constitue chaque printemps « un événement bien parisien ». La tradition a été respectée cette année encore. Les élégantes furent nombreuses à suivre les diverses épreuves, notamment le prix Ganay, que remporta Tantième, et le prix de Guiche, où triompha Sicambre. Le succès de la journée eût été plus complet si le temps ne s'était montré maussade. Les turfistes n'y prêtèrent pas grande attention ; ils se contentèrent d'ouvrir leur parapluie. Quant aux amateurs de haute couture, ils se consolèrent de la température inclémente au spectacle de ravissants manteaux de fourrure.

NOUS NE SOMMES PLUS AU TEMPS DE GUTENBERG

Le lecteur s'est d'abord contenté de livres copiés à la main. Puis l'imprimerie est venue, répandant commodément toute prose à travers le monde. Si commodément même qu'on finit par enregistrer une sorte de lassitude du consommateur : trop sollicité, ne sachant où porter son choix, celui-ci se replie dans sa coquille. Aux techniques nouvelles d'aller l'y chercher — à domicile au besoin. Elles y pourvoient, on le sait, avec abondance...

Mais si le lecteur semble s'être plié sans difficulté à sa nouvelle fonction d'auditeur, ou de téléspectateur, on peut se demander ce qui s'est passé pour l'auteur. En fait, c'est à toute une économie nouvelle que celui-ci doit faire face. Isolé, il risquerait d'être impuissant : le rôle des sociétés d'auteurs devient donc chaque jour plus important. En particulier celui de la Société des Gens de lettres.

Longtemps cette société a dû borner son ambition : l'inédit n'est point de son domaine. Cela signifie que s'il est impossible de faire représenter une pièce sans passer par la Société des Auteurs dramatiques, s'il est impossible de faire jouer une symphonie sans avoir recours à la S. A. C. E. M. (Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique), l'écrivain traite au contraire seul à seul avec son éditeur quand il publie son livre. La Société des Gens de lettres n'intervient qu'*après* : quand entre en jeu la *reproduction* d'un fragment ou de la totalité du livre. Le « poids » de cette société, si respectable soit-il, restait donc minime ; il convenait seulement d'en incriminer les statuts.

Aujourd'hui les statuts sont les mêmes, mais les circonstances ont changé. L'écrivain ne doit pas seulement écrire, mais traiter aussi avec la radio, les producteurs de films, la télévision, les éditeurs de disques ou de microfilms... Il doit alimenter vingt-quatre heures sur vingt-quatre une inquiétante machine à débiter la pensée qui engloutit un répertoire immense, mêle les créations éphémères au maniement des chefs-d'œuvre, diffuse et exporte sur le plan national comme sur le plan international et, surtout, tend de plus en plus à devenir un vaste et anonyme service public. A la source de ce fonctionnement — qu'on peut louer, comme on peut le déplorer — demeure toujours la plume de l'écrivain, qui s'appelle d'ailleurs bien souvent (est-ce un symbole ?) la machine à écrire.

Je suis allé demander à Pierre Descaves — qui vient pour la seconde fois d'être élu à la présidence de la Société des Gens de lettres — ce que l'on tentait aujourd'hui pour protéger le manieur de machine à écrire.

Le buste de Balzac — fondateur de la Société — trône maintenant dans le grand bureau de l'hôtel de Massa. Le président lui-même achève la correction du second volume qu'il entend consacrer au grand lutteur : *le Président Balzac*. Parmi les téléphones qui emmêlent leurs fils on a soudainement l'impression de se trouver à un poste de combat.

Pierre Descaves m'a d'abord défini le thème directeur :

« Il n'y a qu'un droit d'auteur unique perçu par trois sociétés différentes selon la forme qu'il revêt : reproduction, représentation publique ou récitation publique. A ces trois sociétés vient de s'en joindre une quatrième : la Société des Reproductions mécaniques, doublée du B. I. E. M. (Bureau international des enregistrements mécaniques). Nous entendons travailler en plein accord pour opérer cette transformation du droit d'auteur qu'exigent les nouveaux procédés de diffusion. »

Je note quelques résultats pratiques : c'est ainsi que le volume des droits radiophoniques vient d'être triplé ; qu'un accord est en bonne voie avec les éditeurs à propos du micro-film ; que les pourparlers ont commencé avec la télévision afin d'éviter l'erreur commise — l'acceptation du « forfait » — à l'aurore de la radio ; que la S. A. C. E. M., qui perçoit vingt fois plus que les Gens de lettres, a mis au service de cette dernière les percepteurs à poste fixe de ses vingt-deux régions... Ce dernier point à lui seul constitue déjà une manière de révolution !

Mais la Société des Gens de lettres n'entend pas seulement s'occuper de la teneur des contrats : son souci — défendre l'écrivain — l'a entraînée à bien d'autres initiatives.

Depuis juillet 1949 la Sécurité sociale s'applique aux écrivains, mais on attend toujours le règlement d'administration publique qui en permettra le fonctionnement. Les Gens de lettres mettent sur pied dans cette intention une commission de « professionnalité » et une commission paritaire. Il s'agira ensuite de résoudre le problème des veuves — qui ne sont pas du tout « abusives », quoi qu'en ait dit de Monzie — du chômage et des écrivains « vieux travailleurs ».

« Bref, de tous ceux que leurs travaux, éminents pourtant et dignes d'intérêt ne suffisent pas à nourrir. Nous réclamons leur placement, selon leur compétence, dans les grandes administrations ou dans les centres de recherche. Nous estimons que l'on doit apporter sans atermoiements à l'écrivain le *renfort* dont il a besoin.

» C'est dans le même esprit que nous avons réclamé au fisc l'étalement des droits d'auteur sur plusieurs années ; il faut quelquefois six ou dix ans pour faire un livre ; songez à ce qu'est l'établissement d'une Correspondance. Il est inadmissible que le revenu en soit évalué en une seule fois !

» C'est dans le même esprit encore que nous entendons gérer la Caisse des lettres... »

Ici, quelques précisions deviennent nécessaires.

On sait que la production littéraire se répartit symboliquement en deux catégories : celle qui est « tombée dans le domaine » et celle qui ne l'est pas. Autrement dit, celle qu'on peut rééditer sans redevance et celle dont les droits appartiennent encore à l'auteur ou à ses héritiers légaux. Jadis une œuvre « tombait » au bout de cinquante ans. Les guerres ont porté ce délai à soixante-quatre ans ; la Société des Gens de lettres, alléguant le nombre d'œuvres qui n'ont pas pu être réimprimées entre 1940 et 1950, réclame d'ailleurs qu'on l'étende jusqu'à soixante-quinze ans. Mais peu importe !

L'essentiel, au contraire, est que le « domaine » échappe actuellement à tout contrôle.

« Or, insiste Pierre Descaves, il s'agit tout simplement de ce trésor qu'est la littérature française. »

Le président de la Société des Gens de lettres réclame donc d'abord un droit de regard moral (et cela aboutit finalement au projet connu sous le nom de « projet de loi Escarra ») ; il réclame ensuite un prélèvement matériel (et c'est ce prélèvement qui servira à financer la fameuse Caisse des lettres autour de laquelle on s'est déjà tant battu)...

« La loi Escarra ? Elle signifie ceci : qu'il est inadmissible de laisser massacrer *Madame Bovary* sans nous consulter ; que nous exigeons de donner notre avis quand on parle d'adapter à l'écran *Candide* ou *le Rouge et le Noir*. Il y a déjà un représentant de la Société des Gens de lettres à la Commission de censure cinématographique ; il faut plus : il faut reconsidérer la propriété littéraire, que nul n'a codifiée depuis la Convention. Il faut innover une véritable *filiation d'esprit* qui est aussi légitime, quand il s'agit de notre patrimoine littéraire, que la traditionnelle filiation du sang !

» Quant à la Caisse des lettres, la loi qui l'instaure a été votée. Nous en avons stoppé volontairement l'application. Nous ne pouvons accepter que la Caisse soit alimentée aux dépens des auteurs vivants ; les droits sur les bibliothèques publiques ou les abonnements de lecture sont inopérants. La seule solution possible est celle du *domaine public payant* — en se limitant à la période qui s'étend du XVII[e] siècle à nos jours et à la seule littérature d'imagination ; à l'exclusion totale des ouvrages destinés à l'étranger et des livres d'enseignement. Il me semble que ce n'est pas trop demander !

» Il s'agit seulement de savoir si l'Etat désire que nous fassions face à la misère des individus et des collectivités ; il s'agit de savoir si la recherche désintéressée doit encore être possible : si, pour prendre un exemple simple, on veut encore pouvoir faire lire une thèse de doctorat français à l'étranger. »

Pierre Descaves s'est levé. A le voir on peut être certain qu'il poursuivra son effort sans se laisser arrêter aux obstacles.

J'ai encore appris l'existence de beaucoup d'autres projets. Je sais que la Société des Gens de lettres réclame de figurer au sein du Conseil économique. (« Etant donné le volume spirituel que représentent les écrivains français et compte tenu de leur capital de rayonnement, nous voulons être consultés au moment où seront discutées des lois qui engageront pour certains notre avenir. ») Je sais que son président étudie actuellement des questions aussi graves que celles de la *divulgation littéraire* et du *secret professionnel littéraire* ; qu'il établit de concert avec le Syndicat des éditeurs un *code des usages* ; qu'il a noué des contacts avec l'Office mixte d'inédit et de traduction, acquérant ainsi le poids complémentaire qui lui faisait défaut...

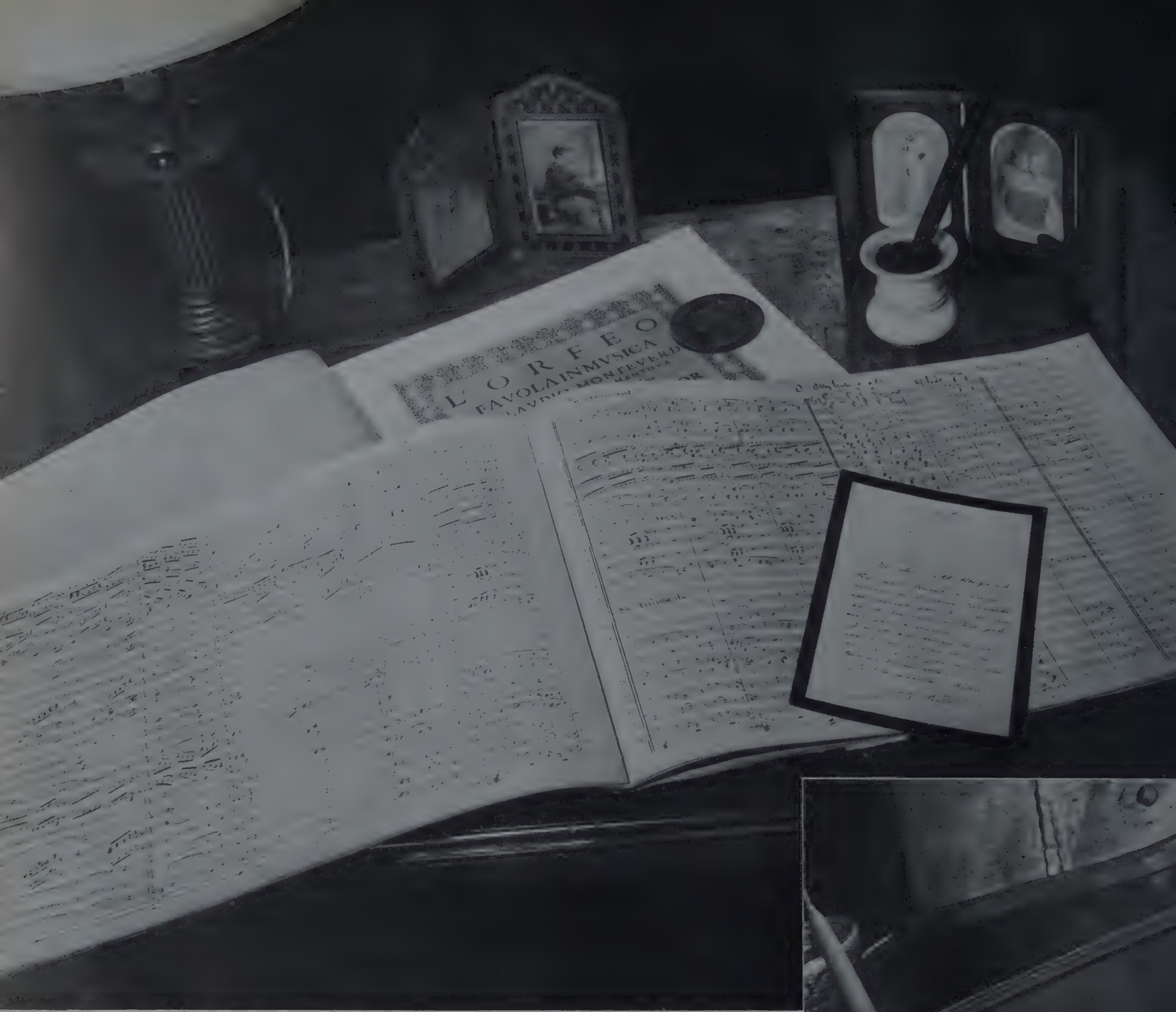
Je songe enfin que Pierre Descaves est personnellement président de la toute-puissante « IV[e] Fédération », qui groupe *toutes* les sociétés d'auteurs et les réunira effectivement à la fin du mois d'avril... Je songe à tout cela et je quitte l'hôtel de Massa à la fois rassuré et inquiet.

Rassuré sur le plan matériel.

Inquiet de voir cet étrange animal qu'est l'homme s'adapter si rapidement aux situations les plus singulières.

Une délégation de journalistes finlandais a été reçue le 27 mars à la Société des Gens de lettres. Elle était placée sous la conduite de S. E. Johan Helo, ministre de Finlande à Paris, de M. Norbert, attaché culturel de Finlande, de M. de Törne, qui est, on le sait, un musicien apprécié, et de M[lle] Lecomte-Meyer secrétaire générale du Comité France-Finlande.

On voit ici le président Pierre Descaves souhaitant la bienvenue à nos visiteurs.



A CETTE TABLE, DONT LA MARQUETERIE REPRÉSENTE PARSIFAL A LA QUÊTE DU GRAAL, LE MAITRE TRAVAILLAIT LA VEILLE DE SA MORT... A UN OUVRAGE SUR « PARSIFAL ».

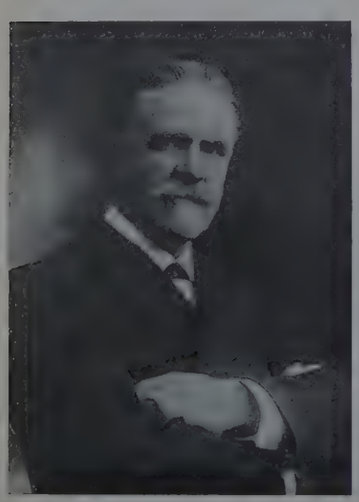
MON GRAND-PÈRE VINCENT D'INDY

PAR LE COMTE YVES DE BECDELIÈVRE

Au 7 de l'avenue de Villars, une plaque de marbre porte ces mots :

« Ici a habité le compositeur Vincent d'Indy de 1865
à décembre 1931. »

LA CARTE POSTALE, FORME POPULAIRE DE LA GLOIRE, ANNEXA VINCENT D'INDY.



JE ne puis passer devant cette maison sans un battement de cœur. Au second étage, percé de quatre fenêtres, une vitre encadra soixante-six années le visage grave d'un petit garçon puis d'un adolescent, d'un homme enfin et d'un vieillard courbé sur un piano, un bureau ou une petite table vernie sur laquelle un chevalier de nacre souffle de l'olifant sous les tours gothiques d'un château de songe. C'était mon grand-père Vincent d'Indy.

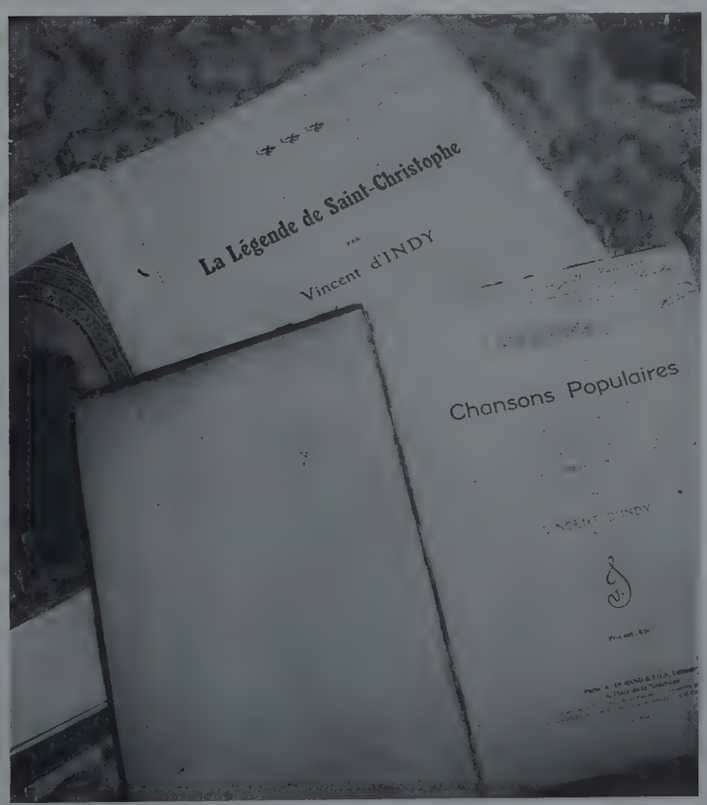
Cette demeure, je l'ai habitée moi-même plusieurs hivers, en mes très jeunes années, et j'en ai connu jusqu'aux heures ultimes l'odeur et l'ombre particulières. Une légende l'habitait, non seulement celle du génie, mais nos aïeux, chers fantômes à hauts de forme et pantalons à sous-pied, à crinolines et à shalls, que précédait impérialement l'étonnante et célèbre grand-mère Rézia, illustration de Balzac, tissée

UN PORTRAIT DE LA COMTESSE MARGUERITE DE BECDELIÈVRE, FILLE DU MAITRE. DANS CES LIVRES PRÉCIEUSEMENT RELIÉS D'INDY, ENFANT, APPRIT LA MUSIQUE.

de musique en ses larges robes à étoiles ou en velours noir, ses anglaises et ses bandeaux plats. Quittant son « ruisseau de la rue du Bac » avec toute son aristocratique maison, elle s'installait en 1865 dans ce quartier neuf, créé en vue de la future Exposition de 1867, encore à peine habité, vert de terrains vagues pleins de pâquerettes et de vaches. La campagne ! Sur trois étages étaient répartis l'aïeule, le père et l'oncle de Vincent, Wilfrid, auteur d'œuvres charmantes, et leurs ménages ; au second, son petit-fils adoré, vêtu tel un prince des Tuileries, et qui avait déjà composé, pour ses cinq ans, une opérette. Parmi les autres locataires, un général et un colonel du 1er grenadiers de la garde impériale, c'est-à-dire du bleu, du rouge, des baudriers blancs, des mentons à mouche et des aubades de clairons et de tambours. A l'intérieur, un escalier raide, sans vain luxe, et sur le palier de la comtesse Rézia d'Indy l'huis auquel frappèrent : Marmontel, Duparc, Debussy, Bizet, César Franck, Chabrier, Leconte de Lisle, Anatole France, Robert de Bonnières, Catulle Mendès, Erik Satie et tant d'autres célébrités du monde musical et littéraire. L'appartement, qui bientôt en réunira deux, se creuse, à part le salon et la chambre du maître, sur l'avenue, dans l'ombre dont j'ai parlé, avec ses meubles sévères, les fauteuils pelucheux, les reps et les lampes à globe. J'ai connu ce décor à peine changé, alors que mon jeune grand-père à cheveux noirs, en pantalon mastic clair et veston foncé, me souriait entre deux partitions. N'est-ce pas là son piano, l'élégante petite table glacée de vernis, les cahiers d'étude reliés de l'écolier de jadis frappés d'un V et d'un I d'or, les crayons rangés, les papiers à musique dont pas un ne dépasse ; les manuscrits du *Chant de la cloche,* du *Diptyque méditerranéen,* de *la Légende de saint Christophe,* l'écriture serrée et nette de la *Symphonie cénevole,* le modeste porte-plume de bois... Et toutes les photographies usées, jaunies, aux visages souriants et morts, arrière-grands-parents en ombres chinoises, miniatures : l'aïeule Rézia, « la Sarrasine » Isabelle de Pampelonne, « la Bien-Aimée », sa chère épouse, les trois gracieux enfants : Berthe, Marguerite — ma chère maman — et leur frère Jean. Tout proche encore, un portrait en robe bleue de ma bien tendre grand-mère, morte aussi dans cette chambre, et dont j'entends toujours la voix, dont brillent toujours pour moi les admirables yeux noirs : la Guilhen de *Fervaal,* la merveilleuse « Rose du Midi »...

Les volets, qui avaient remplacé les jalousies à ficelles d'autrefois, ne sont jamais fermés dans mon souvenir. Les trois fenêtres du salon où « il » travaille sont illuminées comme d'habitude d'une clarté rose venue de la lampe Empire à abat-jour vert. Le grand vieillard compose, sa somptueuse chatte persane auprès de lui. Sur une haute vis à pressoir en chêne, son buste, par Bourdelle, qui appartient maintenant à l'Opéra. Je vais monter les marches familières. Il retournera, à mon pas, sa superbe tête aux cheveux blancs, déposera avec méthode lunettes, porte-plume et marchera vers moi de son pas de montagnard un peu appesanti. Il m'embrassera : « Comment va ta maman ? » et reviendra à sa table. La chatte disparaît dans le grand vase de Gallé... Le tramway jaune bringuebale dans l'avenue... Sans m'en douter, je le quitterai pour la dernière fois et, pour la dernière fois, en bas, du trottoir, je regarderai par ce soir blanc de décembre 1931, dans la vitre de la fenêtre du milieu, sous les girandoles irisées de cristal, au second, cette tête filigranée d'argent, courbée sous la lampe, Vincent d'Indy — mon grand-père — qui va mourir...

Phot. *France-Illustration* (Charles P. Raffin).



DEUX PARTITIONS SUR LESQUELLES LE COMPOSITEUR INSCRIVIT POUR SA FILLE, LA COMTESSE DE BECDELIÈVRE, DE TRÈS AFFECTUEUSES DÉDICACES.

PETITES CHRONIQUES

UNE RÉCEPTION A L'AMBASSADE D'IRAN

A l'occasion du nouvel an iranien, Mme Abol Hassan Ebtehadje et S. E. l'ambassadeur d'Iran en France ont donné, dans les salons de l'ambassade, une brillante réception à laquelle assistaient les membres de la colonie iranienne de Paris.

DANS LA MAGISTRATURE

M. Friol, avocat général à la cour d'appel de Paris, vient d'être promu conseiller à la Cour de cassation. M. Friol remplit avec un tact et une courtoisie unanimement appréciés les fonctions de directeur du cabinet du président de l'Assemblée nationale.

« FRANCE-ILLUSTRATION » EN LUXEMBOURG

Nous avons appris avec plaisir que le ministre de l'Education nationale du grand-duché de Luxembourg a donné son autorisation pour que *France-Illustration* et son supplément littéraire et théâtral soient placés dans la bibliothèque des professeurs.

NÉCROLOGIE

Mgr Courcoux

L'évêque d'Orléans, S. Exc. Mgr Jules-Marie Courcoux, vient de mourir. Il était né à Lannion le 14 juillet 1870 et avait été ordonné prêtre en 1896. Il appartenait à l'Oratoire, qui l'avait choisi pour supérieur général en 1919, et il avait été aussi curé de Saint-Eustache à Paris. C'est en 1927 qu'il accéda au siège épiscopal d'Orléans. Il fut sacré à Notre-Dame de Paris par le cardinal Dubois.

Vatin-Pérignon

Vatin-Pérignon, qui est mort le 24 mars, âgé de soixante-trois ans, dans sa propriété de l'Isère, s'était voué tout entier à la grandeur de la France lointaine. Ayant fait la majeure partie de sa carrière au Maroc, où il fut longtemps directeur du cabinet civil du maréchal Lyautey, il déployait encore à la veille de sa mort une grande activité comme président de la Ligue maritime et coloniale. Membre de l'Académie des sciences coloniales et du comité de la France d'outre-mer, le défunt était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix de guerre 1914-1918.

Willem Mengelberg

Le célèbre chef d'orchestre hollandais Willem Mengelberg vient de mourir dans sa quatre-vingtième année. Il avait dirigé, de 1895 à 1945, le Concertgebouw d'Amsterdam, auquel il sut donner une renommée mondiale. L'attitude regrettable qu'il adopta pendant l'occupation allemande lui valut à la fin de la guerre d'être écarté de l'activité artistique. Il s'exila en Suisse, où il vient de s'éteindre.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE POLITIQUE FRANÇAISE :

L'Année politique 1950, publiée sous la direction de MM. André Siegfried, Edouard Bonnefous, J.-B. Duroselle (Editions du Grand Siècle, XVI-438 pages in-4°). Un classement rationnel et très « maniable » des événements politiques, diplomatiques, économiques et sociaux de l'année écoulée. Il est précédé d'une synthèse où M. André Siegfried fait le point de la situation actuelle sur le plan national et international : nous assistons peut-être, dit-il, à la crise de tout le système occidental tel qu'il s'est imposé au monde depuis la révolution du machinisme. Après avoir donné le ton à l'univers, l'Occident est aujourd'hui sur la défensive. Ce tournant du demi-siècle précise les conditions d'un duel gigantesque dont l'avenir de la civilisation est l'enjeu.

Un choix de textes politiques et diplomatiques, nomenclatures parlementaires, statistiques électorales, etc., complète ce précieux instrument de travail, dans lequel un index permet de trouver rapidement l'information ou le document auquel le lecteur désire se référer.

LA QUESTION SOCIALE :

Louis Salleron, *les Catholiques et le Capitalisme* (La Palatine, 286 pages). Le mouvement anticapitaliste s'est accentué depuis la guerre dans les milieux catholiques français. L'auteur analyse les origines et les manifestations de cette « incompatibilité d'humeur », en liaison avec le courant qui, de Lamennais à Bidault, cherche à « réconcilier » l'Eglise avec la démocratie et le libéralisme. Il est amené par là à examiner tous les aspects du rôle joué par le capitalisme dans la société moderne : salaire et propriété, valeur de la productivité, sécurité sociale, problème du prolétariat.

De son argumentation, où les vues d'ensemble s'allient à des observations concrètes d'une précision extrême, il résulte que nous sommes dans le creuset où s'élabore une philosophie nouvelle des rapports sociaux. Il y a, d'une part, l'âme d'une société qu'il faut arracher au matérialisme ; de l'autre, une société économique à transformer pour que chacun y trouve sa juste place. Il écarte la solution communiste au double titre de la raison et de l'expérience. Pour lui, un régime humain peut être construit dans la seconde moitié de notre siècle, régime soumis à un ordre supérieur qui ne saurait être que l'ordre chrétien. « La nature, dominée par l'homme, est aussi capable de grâce. Mais l'homme seul est capable de la vouloir pour elle. »

LA PHILOSOPHIE :

Karl Jaspers, *Introduction à la philosophie,* traduite de l'allemand par Jeanne Hersch (Plon, 236 pages). Œuvre d'un des plus grands philosophes contemporains, ce livre restitue au mot « philosophie » son sens véritable : celui de recherche désintéressée de la vérité. Il retrace les origines de la pensée philosophique, les vues qu'elle a ouvertes sur le monde, les contradictions où elle s'est empêtrée. « Philosopher, dit l'auteur, c'est prendre la décision de faire jaillir de soi la source vive, de retrouver le chemin de son for intérieur. »

Sa doctrine est foncièrement opposée au matérialisme. La science n'a diminué ni le domaine de la philosophie, ni celui de la foi. Il consacre un chapitre au cheminement de l'idée de Dieu, un autre à l'évolution de l'humanité. Nous vivons aujourd'hui au milieu d'effroyables catastrophes : la nouveauté de notre temps, dit-il, c'est que pour la première fois l'histoire est devenue universelle.

Une synthèse très dense, mais accessible, dont l'auteur nous convie à méditer avec lui, en face de ces horizons mystérieux qu'ont scrutés tant de penseurs et animés tant de croyances.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Emile Pirolley, vicaire général de l'archevêché de Besançon, vient d'être élevé au siège épiscopal de Mende. Membre de l'Académie de Besançon, le nouvel évêque est un fin lettré, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés.

Plusieurs messes de minuit ont été dites à Paris le Samedi Saint en application du décret de la Sacrée Congrégation des rites rétablissant la vigile pascale. Celle de Saint-Séverin a été accompagnée d'un baptême d'adulte.

La fête de Pâques a été marquée à Rome par les cérémonies traditionnelles. Après une messe en plein air célébrée par Mgr Traglia, S. S. Pie XII, acclamé par une foule de cent mille personnes, a paru au balcon de Saint-Pierre, d'où il donna sa bénédiction *urbi et orbi* et prononça une brève allocution. En quelques mots, le souverain pontife exprima l'espoir que les hommes sachent « renouer les liens rompus entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme » et, par là, préserver la paix menacée.

Parmi les pèlerins qui ont afflué dans la Ville Eternelle à l'occasion de ces fêtes on remarqua beaucoup la présence de deux mille sept cents universitaires venus de France et d'Algérie sous les auspices de l'Union des catholiques de l'enseignement public. C'est Mgr Veuillot qui a célébré pour eux la vigile pastorale à l'*Ara cœli.*

UN DON GÉNÉREUX DE L'AMERICAN LEGION

Manifestant une fois de plus sa sollicitude envers l'Europe, l'American Legion a collecté aux Etats-Unis, pour les enfants malheureux de notre continent, quelque cinq millions de jouets. Récemment arrivés, les premiers des deux cent cinquante mille jouets destinés à la France ont été distribués par M. Erle Cocke, commander de l'American Legion, à des jeunes infirmes et aux petits Poulbots. On conçoit aisément la joie de ces enfants si peu gâtés par la vie lorsqu'ils reçurent ces cadeaux... et l'embarras de cette petite fille devant un ours aussi grand qu'elle.

DIVERTISSEMENTS NEWYORKAIS

Les Américains, et particulièrement les Newyorkais, aiment beaucoup les défilés carnavalesques. L'un d'eux s'est déroulé, à l'occasion de Pâques, dans les rues de la grande métropole américaine. On y vit ce superbe lapin, auquel une charmante jeune fille s'empressa d'offrir une carotte.

LA FOIRE DU TRONE

Entre les nombreuses fêtes foraines qui viennent animer bruyamment les différents quartiers de Paris, la Foire du Trône est une de celles qui ont conservé la plus grande popularité. Peut-être le doit-elle au fait qu'elle se place à l'orée du printemps. Malgré la pénurie des transports, on voit que les visiteurs ne l'ont pas manquée !

UN MEETING DU RÉARMEMENT MORAL

Un meeting international a récemment groupé, devant trois mille personnes, dans la salle de la Mutualité, à Paris, les délégués des syndicats ouvriers français, allemands, britanniques, italiens, japonais — chefs communistes il y a peu de temps encore — des patrons capitalistes et des fonctionnaires, directeurs d'industries nationalisées. Il ne s'agissait pas d'un débat contradictoire mais au contraire d'une manifestation de la compréhension réciproque créée au-dessus des barrières sociales, nationales et raciales, car le Réarmement moral est un mouvement, ou plutôt une idéologie mondiale qui, sans attaquer aucune doctrine politique ou religieuse, et par la seule mise en jeu de critères moraux, a évité, depuis la guerre, de nombreux et graves conflits sociaux et politiques. Il a ainsi gagné l'adhésion morale d'hommes d'Etat tels que le président Truman, M. Robert Schuman, le chancelier Adenauer et des plus hautes autorités de l'Inde, du Japon, de l'Afrique du Sud et des nations de l'Europe occidentale.

J. S.

COURRIER DE LA DANSE

Le ballet espagnol de Pilar Lopez au théâtre des Champs-Élysées

Un ballet de haute classe.

Une homogénéité, une synchronisation comme on en voit rarement dans les troupes espagnoles. Et cela sans diminuer pourtant la spontanéité, la chaleur, la brutalité angoissante des danses de la terre.

Pilar Lopez suit le sillage tracé par sa sœur la Argentinita (dont nous connaissons déjà certaines chorégraphies dansées il y a deux ans par la compagnie de José Greco). L'hommage qu'elle rend à la danseuse disparue est très émouvant.

Pepita Jimenez.

Une femme et ses trois hommes tout de noir vêtus, tout se mêle : amour et mort (pourquoi ne dit-on jamais que l'argument a été emprunté au grand écrivain Valéra ?)

El Vito, que Pilar Lopez danse seule, est une démonstration des diverses techniques de la danse andalouse. Cela est fin, racé, dépouillé. On regrette que la silhouette de la femme soit peu détachée du sol et manque de jeunesse.

La Danse XI de Granados révèle l'art de Manolo Vasgas, danseur de flamme, souple, félin, tendre, pathétique. Visage tourmenté, très émacié, excessivement mobile. Il est chaud, sensuel, jamais vulgaire. Il est poète aussi.

Il évoque Huaymo (danse inca) avec une mélancolie, un dépouillement étranges... et l'on se souviendra longtemps de l'homme aux bras tendus, aux mains serrant un cordage, implorant l'amour par le silence impressionnant de sa marche.

Roberto Ximenez aussi laisse une belle image... Dans le zapatéado du Peschel, il semble jouer de la guitare avec ses pieds... Les endroits du sol qu'il touche, nerveux, sont autant de cordes diverses. Il y a là une émouvante recherche musicale...

Pilar Lopez présente un curieux ballet d'Alberto Torres inspiré des personnages de Lorca. Elle y exploite les diverses possibilités de la danse espagnole, et l'ensemble ne manque ni de poésie ni d'esprit.

MARTINE CADIEU.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Un bruyant camion passe dans la rue, les images sautent, les figures s'allongent sur l'écran. Mon électricien, qui a bâti de ses propres mains son appareil, se précipite, modifie les manettes, rétablit une vue normale, se tourne vers moi et précise : « Il faudrait un véritable « permis de conduire » pour savoir capter la télévision ! » Le « music-hall » constitue l'un des principaux attraits des rubriques actuellement offertes. Gilles Margaritis, Katyna Ramieri, les Fokhier, Amédée, Jean Valton en sont les principaux protagonistes, aidés dans leur tâche par Bernard Hilda et son excellent orchestre. Les jongleurs changent de chapeau en mesure, prouvent leur virtuosité en lançant des assiettes, des bouteilles qu'ils saisissent au vol. La scène du fiacre qui emmène de jeunes mariés à la Cascade aux sons de la vieille chanson *C'est une noce* ne manque pas de pittoresque. Le meilleur moment de cette émission est celui consacré au prestidigitateur, qui fait d'étonnants tours de cartes et dont le visage expressif appelle l'attention des spectateurs.

La célébration par la radio des anniversaires de naissance constitue une heureuse initiative qui fait revivre parmi nous les grands compositeurs disparus. J.-G. Prodhomme a consacré une causerie à Rimsky-Korsakov, dont il a fort opportunément rappelé la brillante et double carrière d'officier de marine et de musicien. Quelques disques bien choisis animaient le texte, comme la 3e *Chanson de Lei* et le poème symphonique *Antar.*

Le souci d'éviter les redoutables « blancs », ou moments de vide, assure la vogue de la « musique ininterrompue ». L'orchestre Cédric Dumont, de Bâle, ne craint pas de sacrifier avec succès à cette mode, qui exige un doigté parfait. S'il est négligé, on tombe dans l'incohérence, l'instabilité, le déséquilibre d'un assemblage de morceaux préparés, pensés, notés par des artistes différents et qui reflètent des états d'âme sans aucun lien entre eux.

W.-L. LANDOWSKI.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Ce n'est point dans une galerie que M. Roger Quillery a présenté ses tableaux. Mais lorsqu'elle a des qualités la peinture peut s'accommoder d'être vue en n'importe quel lieu. En la circonstance il s'agissait du décor très « vieille Angleterre » d'un bar élégant. M. Quillery avait réuni là un certain nombre de toiles : paysages de l'Est ou de la Côte d'Azur, natures mortes. Ce jeune artiste y fait preuve d'un tempérament porté au lyrisme et que cherche volontiers l'exaltation de la couleur, tantôt sourde, tantôt vibrante. L'œuvre que nous reproduisons ici nous paraît fort caractéristique de son talent, qui ira sans aucun doute en s'affermissant. Le nom de Roger Quillery est à retenir et l'on reverra avec plaisir ce peintre sympathique, dont il semble qu'on puisse attendre beaucoup.

LES GRANDES VENTES

Une importante vente de livres illustrés dirigée par Me Etienne Ader a vu adjuger un million un exemplaire des *Français peints par eux-mêmes* (Curmer, 1840-1841), avec les dessins et aquarelles reproduits dans l'ouvrage. Un exemplaire des *Contes* de La Fontaine, édition des Fermiers généraux, a fait 320.000 francs ; l'*Histoire de Napoléon* par Norvins, avec un lavis de Raffet, 320.000 francs, et *Gil Blas,* de Le Sage (sur Chine, 1835), 226.000 francs. Un exemplaire sur hollande de *la Treille musicale* de Colette a été vendu 330.000 francs.

On a retrouvé dans une autre vente également dirigée par Me Ader les *Contes* de La Fontaine (Fermiers généraux). Le commissaire-priseur en a obtenu 310.000 francs.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Le 14 avril paraîtra le prochain numéro de France-Illustration Littéraire et Théâtrale. *Il sera consacré à la comédie en 3 actes de Roger Vitrac :*

LE SABRE DE MON PÈRE

montée par Pierre Dux au théâtre de Paris avec Sophie Desmarets et Noël Roquevert. Nous rappelons que notre supplément théâtral et littéraire n'est servi que par abonnement couplé avec France-Illustration.

UN ÉMETTEUR DE TÉLÉVISION PORTATIF

Après le « walkie-talkie », voilà le « walkie-seekie ». Il s'agit d'un poste émetteur de télévision portatif, qui, présenté récemment par la Radio Corporation of America, sera prochainement utilisé par l'armée américaine. Transporté en première ligne, il permettra aux commandants d'unités de suivre de leur P. C., à plus d'un kilomètre et demi, les phases du combat.

La camera pèse moins de 4 kilos et se monte sur trépied. Le transmetteur, d'un poids de 24 kilos, est porté à dos par l'opérateur.

GALERIES

GALERIE CLAUDE
33, rue de Seine
CHABRILLAN
Œuvres récentes

GALERIE de l'ART MODERNE
56, rue La Boétie - Ély. 78-53
VLAMINCK
Œuvres anciennes de 1909 à 1914

CALENDRIER DES CONCERTS

CHOPIN
Jeudi 19 Avril
21 h.
(Kiesgen)
Récital du Pianiste
FRANCIS PALMAS
Bach, Beethoven, Brahms, Chopin, etc.

GAVEAU
Mardi
10 Avril
21 h.
(Klesgen-de Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Ensemble vocal
NEDERLANDS KAMERKOOR
Direction : Félix de NOBEL

PROGRAMME

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 21 h. (sauf dim. 21 h. 5), Journal ; 13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris.

819 lignes

13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris ; 13 h. 20 (sauf dim. et lundi) et 20 h. 30, Journal.

DIMANCHE 8 AVRIL

441 lignes

11 h., Emission religieuse; 17 h. 30, « Histoire de Fous » (film) ; 21 h. 15, Blanchette Brunoy.

819 lignes

10 h. 30, Emission religieuse ; 20 h. 45, « Les Frères Bouquinquand » (film).

LUNDI 9 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, « Les Frères Bouquinquand ».

819 lignes

20 h. 45, Ralph le Vengeur (10e ép.).

MARDI 10 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, Ralph le Vengeur (10e ép.).

819 lignes

20 h. 55, Court métrage ; 21 h. 30, « Tréteaux de la Télévision ».

MERCREDI 11 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, Variétés.

819 lignes

20 h. 45, Ralph le Vengeur (11e ép.) ; 21 h., « Jeudi après-midi ».

JEUDI 12 AVRIL

441 lignes

17 h. 30, « Aventures de Televisius » ; 21 h. 15, Ralph le Vengeur (11e ép.).

819 lignes

20 h. 45, « La Dame de pique » (film).

VENDREDI 13 AVRIL

441 lignes

21 h. 30, « Rendez-vous à la Trinité ».

819 lignes

20 h. 45, Ralph le Vengeur (12e ép.) ; 21 h. 30, « Rendez-vous à la Trinité ».

SAMEDI 14 AVRIL

441 lignes

21 h. 20, Ralph le Vengeur (12e ép.).

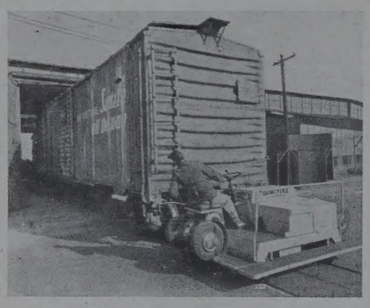
819 lignes

18 h., Pêle-mêle ; 20 h. 50, Les femmes dans le cinéma français.

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

TRACTEUR-LOCOMOTIVE

Ce véhicule circule à volonté sur route ou sur rail grâce à ses deux châssis couplés à angle droit. Il est utilisé dans les gares de triage pour amener en place les wagons isolés. Les quatre roues d'automobile sont



« escamotées » au moyen d'un dispositif hydraulique pour permettre au tracteur de se poser sur les rails. De sa place, le conducteur peut surveiller facilement la marche du wagon que pousse latéralement le tracteur.

CALORIFÈRE A EAU

Deux jeunes inventeurs américains viennent de présenter cette dernière version du « moteur à eau ». Il s'agit d'un brûleur qui utilise comme seul combustible

l'eau pure. Les constructeurs affirment que l'appareil assure le chauffage d'un appartement de quatre pièces pendant quatre heures en brûlant... un demi-litre d'eau.

AVION CONVERTIBLE

Un petit avion de tourisme convertible en automobile sera prochainement mis en vente aux Etats-Unis. L'appareil mesure 5 mètres de longueur et 10 mètres d'envergure. Il pèse moins d'une tonne et peut atteindre 190 kilomètres à l'heure en vol et 80 sur la route. L'hélice, le fuselage et les ailes sont amovibles. Les deux pédales qui actionnent le gouvernail de vol servent de frein et de changement de vitesse quand le véhicule se déplace sur terre.

FILTRES A POUSSIÈRES

Une firme américaine utilise depuis peu des filtres plastiques adaptés aux fours industriels et aux installations de climatisation. L'invention résulte de l'observation faite par des techniciens qui s'aperçurent, en manipulant des films de matière plastique, que ceux-ci avaient des propriétés électrostatiques leur permettant d'attirer et de fixer les poussières.

UNE NOUVELLE MATIÈRE PLASTIQUE

Les industriels britanniques ont réussi à fabriquer un produit plastique plus léger que l'eau, et destiné à la confection des ceintures de sauvetage. Baptisée aéro-sablex, la nouvelle substance, grâce à sa très faible conductibilité thermique, peut en outre servir d'isolant, tandis que sa résistance aux chocs, aux acides et à la rouille fait prévoir son utilisation dans l'emballage.

LUNETTES TÉLESCOPIQUES

Ces lunettes à foyer réglable, présentées à la foire industrielle de Hanovre, s'adaptent

à toutes les vues. Elles remplacent les lunettes ordinaires et peuvent servir — lorsqu'on le désire — de jumelles d'approche.

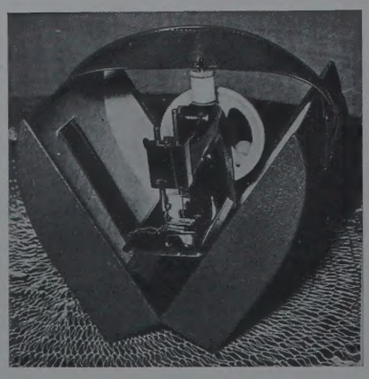
PEINTURE MULTICOLORE

Une nouvelle peinture permet d'appliquer en une fois deux ou plusieurs couleurs non mélangées, l'une faisant office de « fond » uni sur lequel les autres se marquent en points régulièrement disposés. Le produit est présenté en seize combinaisons différentes et s'applique à volonté au pinceau ou au pistolet.

MACHINE A COUDRE PORTATIVE

Ce « modèle réduit » est l'œuvre d'un artisan berlinois. Peu encombrante, quoique de fabrication robuste, d'un fonctionnement simplifié, la nouvelle machine est vendue, avec son sac, 3.000 francs au prix de détail.

C. T.



LE BRIDGE (N° 89)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 75
*(Suite)**

Supposons que le même adversaire qui a quatre ♡ ait un singleton à ♠. Si, après avoir pris du ◇ as et joué ♡ D et as, vous jouez ♠ as et roi, que va-t-il se passer ? L'adversaire coupera le ♠ roi à la 5e levée et, contrecarrant votre plan, jouera son quatrième et dernier ♡, faisant sauter le précieux atout du mort. Vous ne ferez que 10 levées car vous perdrez encore, outre la levée de coupe, un ♠ et un ◇. Vous auriez fait 11 levées en épuisant incorrectement les atouts avant de jouer ♠ car vous n'auriez perdu qu'un ♠ et un ◇.

Le jeu de sécurité ne s'impose donc pas à priori dans le cas des ♡ 4-1. Il ne s'imposera qu'après que nous aurons vérifié que son espérance mathématique surpasse celle du jeu banal (épuiser les atouts avant de jouer ♠). C'est ce que je vais faire.

Ouest ou Est aura	% à priori	Sud fera, avec le jeu :	
		de sécurité	banal
		levées	levées
3 ♡ et 3 ♠	22	12	12
3 ♡ et 2 ♠	24,75	12	12
3 ♡ et 4 ♠	7,70	12	11
3 ♡ et 1 ♠	11	11	11
4 ♡ et 3 ♠	7,70	12	12
4 ♡ et 2 ♠	11	12	12
4 ♡ et 4 ♠	2,10	12	11
4 ♡ et 1 ♠	6,19	10	11
Est aura :			
3 ♡ et 5 ♠	0,42	11	10
2 ♡ et 5 ♠	0,77	10	10
4 ♡ et 5 ♠	0,09	11	10
1 ♡ et 5 ♠	0,55	9	10

* Voir *France-Illustration* du 24 mars 1951.

Le tableau ne tient pas compte d'une chicane à ♡ chez Ouest ou Est, ni d'une chicane à ♠ chez Est (Ouest entamerait ♠, avec ses cinq ♠, couleur annoncée, et Est couperait) parce que, dans ces éventualités, il n'y aurait qu'un seul jeu possible pour Sud, qui serait éclairé, et que le résultat invariable ne pourrait pas départager le jeu de sécurité et le jeu banal.

Examinons le cas où un adversaire, Ouest ou Est, aurait quatre ♡.

Nous constatons que le jeu de sécurité et le jeu banal ne donnent un résultat différent que dans les quatre lignes du tableau : 4 ♡ et 4 ♠, 4 ♡ et 1 ♠, 4 ♡ et 5 ♠, 1 ♡ et 5 ♠.

Admettons que le chelem ne soit jamais contré, qu'il soit réussi ou manqué.

Les espérances mathématiques des deux jeux seront, pour l'ensemble des quatre lignes :

Jeu de sécurité = 2,10 chelems — 6,19 × 2 levées de chute — 0,09 × 1 levée de chute — 0,55 × 3 levées de chute = 2,10 chelems — 14,1 levées de chute.

Jeu banal = — 2,10 × 1 levée de chute — 6,19 × 1 levée de chute — 0,09 × 2 levées de chute — 0,55 × 2 levées de chute = — 9,6 levées de chute.

Il est évident, sans aller plus loin, que le jeu de sécurité s'impose quand les ♡ sont 4-1.

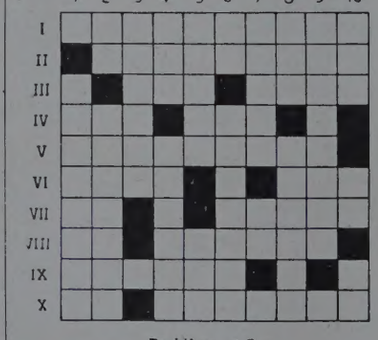
Revenons au diagramme initial et remplaçons-y le ♡ V par le ♡ 6.

Le jeu de sécurité s'impose toujours si les ♡ sont 3-2. Il réussira le chelem si les deux couleurs majeures sont 3-2 (46,75 %), et si l'adversaire qui a 3 ♡ a aussi 4 ♠ (7,7 %) soit au total 54 % de réussite. Le jeu banal ne réussirait le chelem que si les deux majeures sont 3-2.

ANDRÉ CHÉRON.

L'ACTUALITÉ MISE EN GRILLE

Plusieurs mots figurant dans cette grille se rapportent à l'actualité. S'ils ne sont pas tous dans le « Nouveau Petit Larousse illustré », vous avez dû cependant les remarquer ces jours derniers à la lecture des journaux... Mais les reconnaîtrez-vous sous les définitions derrière lesquelles ils se cachent ?



Problème n° 5

HORIZONTALEMENT. — I. Désunissent... pour mieux réajuster (10). — II. Porte calotte (9). — III. Un peu de fraîcheur dans le désert (3). — N'est pas précisément la porte à côté (4). — IV. En pratique (3). — Anagramme d'un écrivain qui mourut fort pauvre (3). — V. Cauchemar du républicain (9). — VI. Diriger (4). — Dissipé (3). — VII. Consonnes (2). — Il vaut mieux, certes, ne pas en avoir, et pourtant les Languedociens comptent bien en avoir cette année (5). — VIII. Adverbe (2). — C'est au fond un cimetière de carcasses (6). — IX. Une difficulté peut l'être (6). — X. Pronom (2). — Change rarement d'indice et souvent de prix (7).

VERTICALEMENT. — 1. Peuvent être données par une ordonnance (8). — 2. En grève (2). — Va faire sa propagande sur petit format (7). — 3. Recherchée par le « dur de dur ». (6). — 4. On peut l'être chez soi (3). — Va filer sur terre alors que son ancêtre filait en l'air (6). — 5. Nécessité hygiénique (5). — Mer anglaise retournée (3). — 6. En noyade (2). — Vont cahincaha (7). — 7. Fait souffrir des géants (5). — En voûte (2). — 8. Le noir y est roi (3). — Permet parfois de compter les voix (6). — 9. On y fait boum ! (8). — 10. Fut le siège de bien des illusions (3). — Préposition (2). — Saint (2).

Solution du problème n° 4

HORIZONTALEMENT. — I. Papier (d'après les journaux, le président Auriol demanderait à Ottawa, à M. Saint-Laurent, d'envoyer à la France du papier journal). — Hic. — II. Er (Erbium). — Abîme. — III. Trieste (sujet de tension entre Rome et Belgrade). — IV. Rodé. — Prime (l'Assemblée nationale a interdit le timbre-prime). — V. O. S. E. — Gain. — VI. Les. — D. N. — VII. Eu. — Bigamie (condamnation de la « bigamie » ou de la « double appartenance » politique). — VIII. Sardine (les sardines étant trop petites, les 3.000 pêcheurs de la région de Saint-Jean-de-Luz sont en chômage). — IX. Héliée. — Ne. — X. As. — Espagne (les événements de Barcelone).

VERTICALEMENT. — 1. Pétrole (la nationalisation des entreprises pétrolières en Iran risque d'intensifier la guerre froide entre l'Est et l'Ouest). — Ha. (Hectare). — 2. Arroseuses. — 3. Ides. — A. L. (Aluminium). — 4. Isée. — Brie. — 5. Guides. — 6. R. A. T. P. (Régie autonome des transports parisiens). — G. I. — E. P. (Pige). — 7. Bergman (l'artiste Ingrid Bergman doit chanter à Paris le mois prochain pour les 2.000 ans de la capitale). — 8. Hi. — I. A. — Meng (Meng-Tseu). — 9. Im. — Midi (« Midi, roi des étés » et l'expression « Chercher midi à quatorze heures »). — En. — 10. Cévennes (on procède actuellement à la dérivation de 250 kilomètres carrés du bassin de la Loire supérieure en perçant sous la muraille des Cévennes un tunnel de 13 kilomètres qui obligera une partie de la Loire à se jeter dans la Méditerranée).

J. DERCY.

UN CADEAU D'AMSTERDAM A BRAZZAVILLE

Une émouvante manifestation d'amitié franco-néerlandaise, à laquelle assistaient notamment M. le Consul général des Pays-Bas, le chef d'escale de la Compagnie aérienne K. L. M. et le corps municipal tout entier, a eu récemment pour cadre la mairie de Brazzaville.

Deux journalistes hollandais de passage en A.-E. F., MM. Winkler et Mertens, ont, au nom du bourgmestre d'Amsterdam, remis à M. Pont, administrateur-maire, un ouvrage sur la capitale hollandaise et un objet d'art en faïence de Delft accompagnés d'une lettre.

M. Pont a tenu à souligner que ce geste met Brazzaville au rang des principales villes mondiales, puisque le même cadeau avait été fait précédemment aux maires de New-York et de Moscou et, en témoignage de gratitude, il a offert aux envoyés du bourgmestre une magnifique garniture de bureau en ivoire.

COURRIER MEDICAL

« Avis de concours pour une place de conservateur des Vents et Marées. »

Il s'agit d'une place justement enviée et à laquelle bien peu sont capables de prétendre. La somme de connaissances que suppose ce concours, les difficultés inhérentes aux enseignements qui y préparent ont toujours restreint considérablement le nombre des candidats sérieux. La traditionnelle épreuve éliminatoire de culture physique ne laisse jamais en présence qu'un nombre infime de candidats. Cette année un fait nouveau se produit : l'épreuve de nomination sera anonyme. On prévoit à cette occasion de violentes manifestations au Quartier Latin.

L'anonymat en matière de concours est en effet une garantie nécessaire contre une tendance trop naturelle de l'homme à persévérer dans son être et cela pendant plusieurs générations d'agnats et de cognats.

Encore faut-il que cet anonymat n'ajoute pas à l'injustice, qu'il soit sincère et réel. On nous assure que cela est couramment réalisé à l'écrit de l'Internat des hôpitaux de Paris où, au milieu de huit cents copies anonymes, l'identification d'une copie « élue » est un véritable sport et non des moins dangereux. On nous assure qu'il en est de même pour les concours qui conduisent aux titres enviés de médecin et de chirurgien des hôpitaux... où, dans certains cas, il y a deux et parfois même trois candidats pour une place. Dans ces conditions, évidemment, les juges ne peuvent reconnaître leurs élèves, même s'ils les enseignent depuis de longues années. Mais — et c'était l'origine de notre article — au prochain concours de conservateur des Vents et Marées il n'y aura qu'un candidat ! Comment sortir de l'impasse et assurer la loyauté du concours ?

R.-J. M.

COURRIER MUSICAL

Fervaal

La France musicale s'apprête à célébrer le centenaire de la naissance d'un de ses plus nobles fils et la plupart de nos festivals d'été annoncent des œuvres de Vincent d'Indy. Prélude à cette vaste commémoration, la Radiodiffusion française a donné, au concert, la quasi-intégralité de *Fervaal* : manifestation à la fois bonne et mauvaise pour cette partition, l'une des plus considérables de notre théâtre lyrique contemporain ; bonne parce qu'elle fait appel à sa reprise à l'Opéra, mauvaise parce que l'exécution au concert la prive, du fait de l'absence de tout mouvement scénique, de la puissante vie dramatique dont elle est animée. A tort ou à raison, je crois la mise en scène et le jeu des acteurs indispensables à *Fervaal,* comme la chorégraphie l'est à *Istar* ; je sais que bien des puristes wagnériens (et ce n'est qu'un lieu commun de rappeler ici tout ce que *Fervaal* et *l'Etranger* doivent à Wagner) se déclarent gênés par l'appareil scénique; mais voudrait-on *Tristan* et la Tétralogie systématiquement dépouillés de leur parure de théâtre ? J'en appelle aux fervents de Bayreuth. Et si la réalisation est parfois décevante, il faut en accuser les réalisateurs mais non le principe. Pareil problème reste à résoudre pour *Fervaal* ; que décors, costumes et mise en scène soient confiés à des artistes dignes de leur tâche — le théâtre contemporain nous a enseigné qu'il n'en manque pas — et nous voilà en mesure d'espérer une représentation des scènes druidiques, des jardins de Guilhen et des montagnes cévenoles donnant à *Fervaal* le cadre voulu par son auteur, et à la célébration qu'on prépare sa véritable portée.

Cela dit, la partition demeure saisissante par sa grandeur épique, sa générosité et la belle ordonnance de sa construction. Il en coûta à d'Indy six années de travail (1889-1895). L'œuvre, créée d'abord à Bruxelles, puis à l'Opéra-Comique en 1898, témoigne de ce souci de perfection. Si l'influence de Wagner s'y montre nettement, l'imitation ne perce nulle part ; elle n'était pas, d'ailleurs, dans la nature volontaire de d'Indy ; il a désiré, au contraire, participer au renouvellement d'un répertoire lyrique spécifiquement français et n'a pas failli à ce dessein ; soumis à la conception wagnérienne, sans doute, à sa symbolique aussi (*Fervaal* apparaît comme un frère de *Parsifal*), mais dégagé tout autant de wagnérisme, d'Indy a créé là œuvre à la fois personnelle et nationale, dans la tradition d'un Rameau, d'un Berlioz et des maîtres anciens de la Renaissance, auxquels il tendait la main en s'inspirant des thèmes populaires si merveilleusement exploités dix ans plus tôt dans sa *Symphonie montagnarde.* Le langage de *Fervaal* est riche, complexe, sa polyphonie, savante ; mais la cérébralité — mot dont on abusa pour d'Indy — n'engangue pas l'expression, qui s'épanouit chaque fois que la situation dramatique l'exige ; j'ai noté quelques passages où la déclamation vocale, par la justesse de ses accents, rejoint, sept ans avant *Pelléas,* la sensibilité debussyste ; et la conclusion mystérieuse du prologue rappelle aussi, par sa fluidité harmonique, la scène de la forêt où Golaud rencontre Mélisande. Ai-je besoin de vous résumer l'histoire de *Fervaal,* le jeune héros druidique qui, pour l'amour de Guilhen « la vierge au cœur compatissant », a failli au serment de chasteté, a perdu la bataille contre les Sarrazins puis, repoussant l'inutile sacrifice des cultes druidiques, s'est élevé dans la nuée, chantant la fin des dieux antiques et la sérénité des aurores futures ? Le livret, que d'Indy composa lui-même, trahit quelques pauvretés dont le texte gagnerait à se départir. Pourrait-on le faire sans hérésie ?

L'interprétation, encore que peu homogène du fait de la grève des transports qui dut gêner sensiblement les répétitions, n'a pas été sans mérite. Fanny Malnory-Marseilhac a remplacé, au pied levé, Geneviève Moïzan et a su nous donner une Guilhen riche d'ardeur et de noblesse ; Frédéric Anspach fut un émouvant Fervaal ; c'est du côté des chœurs et de l'orchestre qu'on put noter quelques faiblesses, mais ce sont là péchés véniels en regard de l'effort considérable dont témoigna l'ensemble de l'exécution dirigée par la baguette éloquente et chaleureuse de Tony Aubin.

L. Maurice-Amour.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

André Maurois : *Paris* (Fernand Nathan).

M. André Maurois est un bon guide pour diriger dans Paris un promeneur — il s'adresse ici à une promeneuse — qui veut se renseigner sans qu'on l'accable sous l'érudition et qui, surtout, désire qu'on l'aide à mieux comprendre les charmes, et le charme, de la grande ville. L'éminent écrivain connaît fort bien Paris. Il en parle en homme qui y a sûrement beaucoup flâné. Il en parle avec élégance, avec simplicité, d'une manière sensible et légère. Son texte introduit une suite de très belles photos, dues pour la plupart au maître de l'objectif Le Boyer et qui font de cet ouvrage un livre qu'on voudra consulter et conserver.

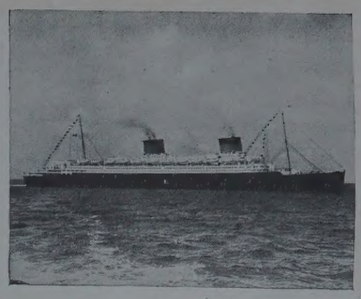
M. Deribéré : *la Photographie en lumière artificielle* (Editions Prisma).

Ce petit volume de quarante-huit pages donne les moyens et les conditions d'emploi d'un matériel d'éclairage très varié : lumière d'ambiance, lumière directe, éclairage violent ou atténué, toute une gamme de procédés s'offre à celui qui veut vraiment sortir de la banalité. De plus, avec les lampes flash et éclat électronique un domaine insoupçonné s'ouvre au photographe : la photographie rapide et dynamique.

Pour la première fois ont été condensés dans un guide simple et pratique, facile à consulter, tous les éléments d'utilisation des lampes pour la photographie à la lumière artificielle. Une abondante illustration rend la consultation de ce memento très attrayante, et de nombreux tableaux en font un instrument de travail précieux.

Pierre Rousseau : *l'Energie* (Fayard).

L'énergie est le « moteur » de notre temps, la source de toutes les industries, l'explication des guerres, le grand souci des ingénieurs qui songent à l'avenir. Semblable à Protée, l'énergie se métamorphose en électricité, en chaleur, en puissance mécanique, mais elle exige nécessairement, au départ, une « fourniture », qui peut être le charbon, le pétrole, la digue des usines marémotrices, le barrage hydro-électrique ou peut-être — demain — les « combustibles » atomiques. De là une immense conquête sans cesse recommencée que M. Pierre Rousseau nous présente avec son talent habituel.



UNE BELLE CROISIÈRE D'ÉTÉ

Délaissant momentanément la ligne Le Havre-New-York, à laquelle il est habituellement affecté, le paquebot *Liberté* fera du 12 au 19 juillet une croisière exceptionnelle d'une semaine à destination de la Norvège et des lacs d'Ecosse. Les passagers pourront admirer les fjords scandinaves, les lacs écossais dans leur écrin de nature grandiose. Ils visiteront Bergen, la vieille cité hanséatique, et Edimbourg, la capitale aux nombreux souvenirs historiques. Et ils profiteront de cette « vie à bord » si reposante et si agréable, surtout sur un navire luxueux comme le *Liberté,* dont s'enorgueillit à juste titre la Compagnie générale transatlantique.

PLUS DE RACINES RÉVÉLATRICES !

Entre deux Teintures :

" LE FAMEUX CRAYON CAPILLAIRE "

MOORISH

COLORE INSTANTANÉMENT RACINES, TEMPES GRISES ET PREMIERS FILS BLANCS

Rigoureusement inoffensif

9 teintes : 450 fr.

Coiffeurs, Parfumeurs, Gdes Magasins et JUVÉA, 22, r. François-1er, Paris, Ely. 04-59 (Env. sur dem. Joindre mèche cheveux).

LA TOURAINE... Votre relais

Le Choiseul

AMBOISE Téléph. : 2-81

Dans son cadre historique, à l'ombre de ses arbres centenaires, vous goûterez le calme reposant des bords de la douce Loire. Vous aimerez son luxueux confort et ses délicieuses spécialités.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT. Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me MALLET, notaire au KREMLIN MAISON A IVRY 3 bis, rue Châteaudun 1er étage libre - Jardin. Adjudication, le 18 Avril 1951, à 15 heures. Mise à prix : 200.000 fr. S'adr. à Me MALLET.

XXXe FOIRE INTERNATIONALE DE BORDEAUX

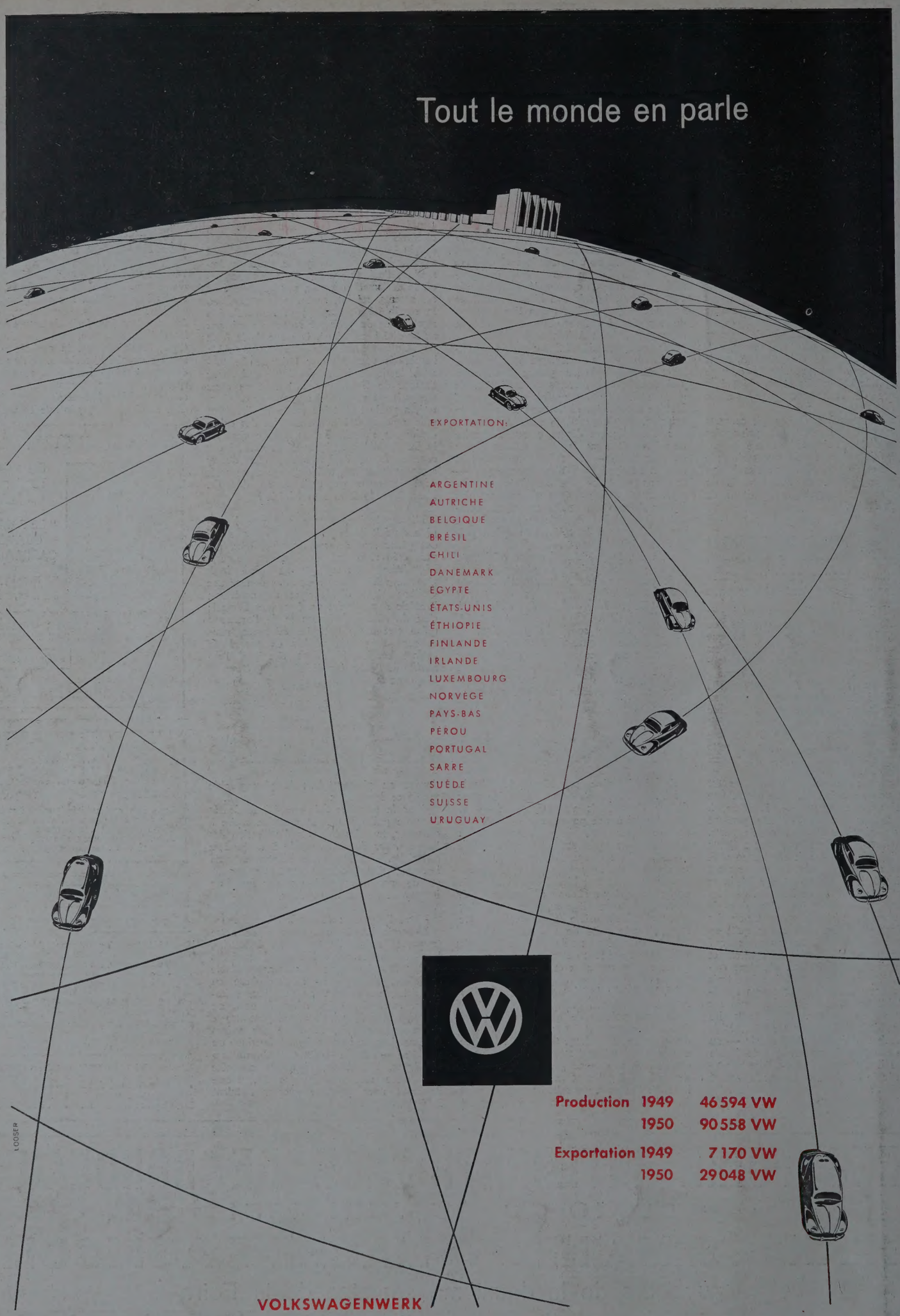
= DU 10 AU 25 JUIN 1951 =

GRANDE SEMAINE DE LA MACHINE AGRICOLE

au cours de la deuxième semaine de la Foire

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Tout le monde en parle



EXPORTATION:

ARGENTINE
AUTRICHE
BELGIQUE
BRÉSIL
CHILI
DANEMARK
EGYPTE
ÉTATS-UNIS
ÉTHIOPIE
FINLANDE
IRLANDE
LUXEMBOURG
NORVÈGE
PAYS-BAS
PÉROU
PORTUGAL
SARRE
SUÈDE
SUISSE
URUGUAY

Production	**1949**	**46 594 VW**
	1950	**90 558 VW**
Exportation	**1949**	**7 170 VW**
	1950	**29 048 VW**

LOOSER

VOLKSWAGENWERK